

LE 18^E DU MOIS

ROULER À VÉLO ► P. 6

NOS QUARTIERS EN QUEUE DE PELOTON



DR. Alain Scanivier, Jean-Claude N'Diaye

■ FERMETURE DE CLASSES

MONTMARTRE SE REBIFFE ► P. 13



GRÈVE AU WEPLER
LE SALAIRE
DU LABEUR ?
► P. 2

■ QUALITÉ DE L'AIR
Un bulletin toujours
médiocre ► P. 8

■ PRSF
AMÉLIORER LES CONDITIONS DE VIE
DANS LES PRISONS D'AFRIQUE ► P. 10



ECOBIX
LE JARDIN AU
RÉGIME SEC
► P. 15

■ LA CORNEILLE
Une voisine
de caractère ► P. 5

■ DANSE
UNE ODE À LA
LIBÉRATION DES
FEMMES ► P. 14



LE DRAPEAU ROUGE A FLOTTÉ SUR LE WEPLER

Les salariés de la brasserie ont gagné ! Après treize jours de grève, un accord a été signé avec la direction du groupe Gérard Joulie qui les emploie.

La soirée de soutien aux grévistes du Wepler annoncée par l'union locale CGT du 18^e s'est finalement transformée en soirée de fête. Le 17 février, un accord a permis d'obtenir des « augmentations historiques » (ou plus précisément l'application de la loi) pour les 600 salariés du groupe Gérard Joulie, propriétaire de quatorze brasseries parisiennes (1). Une victoire, dans un secteur où les rémunérations sont habituellement faibles et les conditions de travail mauvaises - et qui peine particulièrement à recruter depuis la crise sanitaire.

La brasserie chic de la place de Clichy était agitée par un mouvement social depuis le 3 février. Tous les jours, au moment du déjeuner et du dîner, les salariés du prestigieux restaurant, fondé en 1881, perturbaient le service de ce fleuron du groupe, un



Thierry Nectoux

poids lourd des brasseries parisiennes qui compte parmi les 500 premières fortunes de France.

Dans ce lieu où ordinairement, tout n'est que luxe, calme et volupté, fréquenté jadis par de nombreux artistes, dont Picasso et Henry Miller, l'auteur de *Jours tranquilles à Clichy*, qui venait

y admirer les prostituées, la manifestation détonait. Un piquet de grève de salariés, en chasubles rouges siglées CGT et drapeaux écarlates claquant au vent, a mené la danse avec une sono qui hurlait du *Bella Ciao* ou du zouk sur fond de sirène vrillant les tympans.

Salaires amputés depuis vingt ans

A l'intérieur, quelques rares clients persistaient à déguster leur plateau de fruits de mer, servis par les garçons en spencer, veste de smoking sans manches et tablier blanc. Selon Antonio Gonçalves, délégué syndical CGT du groupe, le Wepler « tournait »

LE 18^E DU MOIS

13 rue des Amiraux
75018 Paris

18dumois@gmail.com

www.18dumois.info

Le 18^e du mois est un journal d'information sur le 18^e arrondissement, indépendant de toute organisation politique, religieuse ou syndicale.

Il est édité par l'association des Amis du 18^e du mois.

ISSN 1259-903
Numéro de commission paritaire
1022 G 82213

Ont collaboré à ce numéro

Rédaction : Stéphane Bardinet, Dominique Boutel, Sylvie Chatelin, Elise Coupas, Florianne Finet, Danielle Fournier, Jeanne Frank, Magali Groperrin, Erwan Jourand, Annie Katz, Marie-Antoinette Leca, Jacky Libaud, Monique Loubeski, Sandra Mignot.

Photographies et illustrations : Dominique Dugay, Jean-Claude N'Diaye, Thierry Nectoux, Gorka Uztarroz.

Relecture : Elise Coupas, Annie Katz, Emmanuel Tronquart.

Rédaction en chef : Sandra Mignot avec Annie Katz, adjointe.

Graphisme original : Pilote Paris

Maquette : Anne Guillaume et Isabelle Royère

Bureau de l'association :

Sylvie Chatelin, présidente, Annie Katz, vice-présidente, Danielle Fournier, secrétaire Catherine Masson, trésorière.

Site et réseaux sociaux : Noël Bouttier, Valentina Casciu, Florianne Finet, Cornélie Paul.

Responsable de la distribution : Anne Bayley

Responsable des abonnements : Martine Souloumiac

Responsable de la mise sous pli : Marika Hubert

Directrice de la publication : Sylvie Chatelin

Fondateurs : Marie-Pierre Larrivé, Noël Monier et Jean-Yves Rognant.

Imprimé sur papier certifié FSC
par : Promoprint, 79 rue Marcadet, 75018 Paris

Tous les points de vente sur www.18dumois.info
PROCHAIN NUMÉRO : PARUTION LE 2 AVRIL

RETROUVEZ
LE 18^E DU MOIS
SUR LES RÉSEAUX
SOCIAUX
FACEBOOK / LE 18E DU MOIS
TWITTER / @LE18EDUMOIS

avec sept stagiaires en cuisine et sept autres en salle plus quelques non-grévistes.

Il précise que « les 700 salariés du groupe ont des pertes de salaires de 5 000 à 7 000 € par an depuis vingt ans. La rémunération des salariés est estimée, selon un accord d'entreprise, à 15 % du chiffre d'affaires. Profitant des calculs liés à la rémunération au pourcentage, le groupe volait à ses salariés environ 17,5 % du salaire mentionné sur leur contrat de travail, soit environ 400 € par mois depuis plus de vingt ans. »

« Les pires procédés ont été utilisés pour baisser la rémunération et ne pas payer aux salariés ce que la justice a confirmé », ajoute le délégué. En effet, la Cour d'appel de Paris, approuvée le 13 octobre 2021 par la Cour de cassation, a condamné l'employeur à rembourser à l'ensemble des salariés de ses restaurants plus de 3,4 millions d'euros.

Menaces de licenciement

Lorsque la grève a été déclenchée, le groupe n'avait encore rien reversé aux salariés et menaçait de licenciement ceux qui étaient en litige aux prud'hommes contre lui. « Pire encore, il avait convoqué un par un les salariés pour les forcer à signer des avenants à leur contrat de travail entérinant cette baisse de salaire effective de 17,5 %. »

Le syndicat indique que les dirigeants avaient aussi « menacé de licenciement une déléguée syndicale, maître d'hôtel du Wepler, qui tentait de convaincre ses collègues de refuser de signer l'avenant au contrat de travail ».

Accord in extremis

Ce qui a fait plier la direction ? Probablement la tentative d'élargissement du mouvement aux autres établissements du groupe. Un communiqué de la CGT précisait : « Les salariés de l'Auberge DAB et du Bœuf couronné [avaient] rejoint le mouvement. »

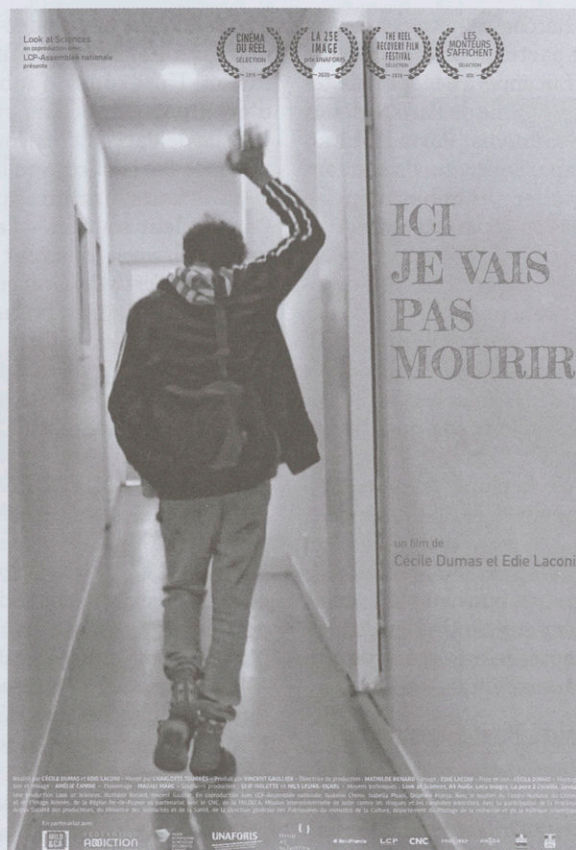
Selon l'accord finalement signé, des améliorations ont donc été concédées : « Le personnel de service rémunéré au pourcentage va enfin pouvoir compter sur un salaire minimum garanti de 2 200 € pour les chefs de rang et de 2 600 € pour les maîtres d'hôtel. Les salariés de cuisine, rémunérés au fixe vont également bénéficier de salaires entre 1 890 et 2 400 €. » Prime de nettoyage des tenues, récupération rapide des heures supplémentaires et comptabilisation des avantages en nature (repas) sont également au menu. Reste à savoir ce qu'il adviendra des licenciements en cours, du paiement des jours de grève, et de la dette à l'égard des salariés... ●

ERWAN JOURAND

1. Chiffre d'affaires annuel de 80 millions d'euros...

LA RÉDUCTION DES RISQUES EN PROJECTION

Ciné-débat autour de la réduction des risques chez les usagers de drogues.



Quatre collectifs d'habitants favorables à la réduction des risques en matière de toxicomanie organisent la diffusion du documentaire « Ici je vais pas mourir ». Les réalisateurs, Cécile Dumas et Edie Laconi, ont suivi des usagers de drogues accueillis au sein de la salle de consommation à moindre risque (SCMR) de Lariboisière, afin d'évoquer ce qui s'y répare de ces vies brisées. Le film a été primé lors du festival du film social La 25e image, en octobre 2020. Action Barbès, Dialogue action solidarité crack quartier (DASCQ), Mieux agir contre le crack (lire notre n° 300), Parents-riverains SCMR animeront ensuite un débat pour lequel ils ont invité un panel d'intervenants du monde médico-social. La participation est ouverte à tous ceux qui s'interrogent sur les solutions à mettre en place pour résoudre humainement et durablement les cas de scènes de consommation à ciel ouvert que connaît le nord-est parisien depuis environ quarante ans. Ces collectifs se sont également associés pour la publication, en janvier, d'une tribune sur le Club Mediapart <https://urlz.fr/htNT> dénonçant l'inaction de l'ensemble des pouvoirs publics. ● S.C.

Jeudi 10 mars, 20 h, MK2 Quai de Seine, sur inscription (gratuite) <https://urlz.fr/htO8>

LA RUE PAJOL EST ORPHELINE

C'est avec beaucoup de tristesse que nous avons appris le décès de Mme Odette Sanchez survenu le 7 février. Tristesse partagée par tout ce coin de quartier, au bout de la rue Pajol, où elle était installée depuis plus de trente ans, si l'on en croit les témoignages et les fleurs accrochés sur le rideau de fer comme autant d'hommages.

Elle vendait fidèlement le 18e du mois dans sa boutique, encombrée de toutes sortes d'objets, livres d'occasion, vêtements, bijoux, bibelots, beaucoup laissés en « dépôt-vente » par des clients et voisins. Et tous les mois, la livraison du journal était l'occasion de discuter avec elle, toujours souriante et aimable et avec les voisines ou amis qui ne manquaient pas de se trouver confortablement installés dans le grand fauteuil à l'entrée de sa boutique. Car Mme Sanchez tenait salon et c'était un éternel défilé de toutes celles et ceux qui passaient, pour papoter, récupérer un colis ou des clés qu'un autre avait laissé à son intention et aussi, accessoirement bien sûr, acheter un journal ou une revue.

Rideau de fer en berne

Plus qu'une commerçante, elle était comme le dit l'avis de décès affiché sur la porte de la boutique, « une mère, une femme, une amie et surtout une grand-mère pour tous », une figure incontournable de la rue Pajol que tout le monde connaissait et qui connaissait tout le monde.

Alors qu'elle venait d'apprendre qu'elle était touchée par le cancer, nous l'avions trouvée prostrée, assise dans ce grand fauteuil, elle n'arrivait pas à y croire. C'est pourtant cette triste réalité qui l'a

emportée. Nous pensons très fort à sa famille et à tous ses amis de la rue Pajol qui la pleurent et se retrouvent orphelins de « Mamy » ou « Madame Chanel », les petits surnoms affectueux dont certains nommaient la « vestale » de la rue Pajol, celle qui entretenait « le feu sacré de la vie de son quartier » comme le dit si bien un poème affiché sur le rideau de fer maintenant baissé pour toujours. ●

SYLVIE CHATELIN



Sylvie Chatelin

A réécouter sur franceculture.fr : « La dame de la rue Pajol », un épisode de l'émission Les pieds sur terre.

01 Sep 20 32713

IMAGINER UNE VILLE PLUS FACILE À VIVRE

Onze projets innovants visant à l'amélioration du cadre de vie, lauréats de la quatrième édition de l'Urban Lab de Paris&Co vont être testés en conditions réelles sur le territoire de Chapelle-S.

Mobilité, gestion et valorisation des déchets, meilleure adaptation au changement climatique, amélioration de la vie de quartier, optimisation de l'immobilier, ces thématiques ont inspiré les porteurs de projets sélectionnés dans le cadre du programme Quartiers d'innovation populaire.

Pour cette deuxième édition dans Paris Nord-Est, les solutions proposées vont se déployer pendant dix-huit mois sur un territoire moins étendu qu'en 2019, limité à certains quartiers du 18^e alors qu'il couvrait auparavant une partie de la Seine-Saint-Denis, d'Aubervilliers et du 19^e. « Il a été décidé de se concentrer sur le nord-est du 18^e, précise Arthur Héran, chargé d'expérimentation, car il a ses problématiques propres, il est en grande transformation, il faut y impulser des dynamiques et l'action est moins efficace si le territoire est trop grand. »

Travail au plan local

La démarche repose sur la collaboration entre des acteurs publics et privés ainsi que sur le tissu local : entreprises,

étudiants, chercheurs, associations et habitants y participent. L'édition de cette année fait appel à des spécialistes de l'urbanisme : Ville de Paris, Ademe, Eau de Paris, Enedis, Paris Habitat, RATP, Semapa, Suez, etc. Ils sont appelés à travailler ensemble, même si leurs intérêts sont parfois différents et même opposés.

Lors de la présentation, des associations ont rencontré des porteurs de projet. Elles sont personnes ressources pour un travail sur l'ancrage local, peuvent identifier les problèmes du territoire, savoir sur quoi il faut expérimenter.

Cette année, la plupart des propositions reposent sur les outils numériques, notamment des applications à télécharger sur un téléphone et même s'ils peuvent être très bons au plan social, ils sont coûteux en énergie. L'évaluation tiendra compte, entre autres, de leur bilan environnemental.

Principe d'auto financement

Au départ, le projet ne bénéficie d'aucun financement d'Urban Lab mais celui-ci fournit un accompagnement gratuit, une méthodologie, une aide

à la visibilité et des rendez-vous d'évaluation tout au long de l'expérimentation. Un « tour de table » réunit d'éventuels financeurs, notamment la Ville de Paris. Et les douze incubateurs de Paris&Co, avec leur thématique et leurs ressources propres, apportent leur soutien. « Le porteur de projet doit avoir un statut et s'auto-financer. Le Fonds Paris innovation amorçage (PIA) peut attribuer jusqu'à 30 000 € dans certaines conditions, uniquement pour les dépenses d'expérimentation au sens strict (un prototype, par exemple) », indique Arthur Héran.

L'avancement des quinze projets retenus lors de la première édition, en 2019, est en cours d'évaluation. Les premiers résultats montrent que 13 % ont abouti et que 60 % sont toujours en cours d'expérimentation. Le rapport détaillé sera prochainement disponible sur le site d'Urban Lab.

Les deux autres éditions de projets ont été déployées dans l'autre quartier d'innovation urbaine, Paris rive gauche (13^e). ● ANNIE KATZ

Urban Lab, 48 rue René Clair, urbanlab.parisandco.paris

QUELQUES EXEMPLES

■ STREET CO

Projet parisien destiné à détecter l'itinéraire le plus accessible, en évitant les travaux, par exemple. A partir de photos ou vidéos, une IA détermine le trajet adapté aux personnes handicapées ou à mobilité réduite.

■ FRESH ECOPAVERS

Présenté par une école d'ingénieurs de Caen (ESITC). Des éco-pavés à base de débris de coquilles Saint-Jacques qui rafraichissent dans les îlots de chaleur et drainent l'eau pour éviter des inondations.

■ BIOCHAR LAB

Stockage permanent du carbone grâce au bio charbon. Compost urbain - déjà à l'initiative avec Vergers urbains, du composteur Octopousse (voir notre n° 295) - utilise un four à basse température pour brûler des cagettes et une serre arboricole pour capter le CO2 résiduel. Le produit peut être utilisé pour amender les sols.

NATURE

LA CORNEILLE, UNE ACROBATE IRASCIBLE

Tout de noir vêtues, les corneilles ont du caractère et sont très bien adaptées à la vie parisienne grâce à leur intelligence et à leur opportunisme.

Les corneilles noires, *Corvus corone* en latin, et souvent improprement appelées corbeaux en français, sont de grands oiseaux de l'ordre des passeriformes et de la famille des corvidés qui compte également à Paris la pie bavarde et le geai des chênes. Portant une livrée entièrement noire, y compris les pattes et le bec, la corneille est impressionnante, surtout lorsqu'elle lance son croassement caractéristique. Elle est pourtant capable de fantaisie en copiant vocalement toutes sortes de sons et un individu vivant au cimetière du Père Lachaise est connu pour imiter la sirène d'une ambulance !

Très habiles dans les airs, les corneilles animent souvent de leurs acrobaties aériennes les alentours du dôme du Sacré-Cœur de Montmartre, mais, irascibles, elles profitent aussi de leurs capacités en vol pour harceler tout rapace, goéland ou autre héron qui traverserait leur territoire. Pour son repas, l'oiseau n'est guère regardant et dévore indifféremment graines,



Jean-Claude N'Diaye

insectes, fruits, oeufs, petits animaux et déchets. En hiver, il aime bouleverser les pelouses à la recherche de larves d'insectes, au grand dam des jardiniers ! A Paris, les corneilles ont bien profité du plan Vigipirate qui, en imposant des sacs plastiques transparents dans les poubelles, leur a offert un restaurant inépuisable à ciel ouvert !

Si leur population parisienne est stable et estimée, dans l'atlas des oiseaux nicheurs de la LPO paru en 2019, à 450/550 couples, certains parcs concentrent de grands rassemblements qui rappellent le film « Les Oiseaux » d'Alfred Hitchcock.

Une étude du Muséum d'histoire naturelle, grâce à un programme de baguage aux Jardin des Plantes, des Tuileries et du Luxembourg, a démontré que ces bandes de corneilles étaient surtout composées de jeunes non encore en âge de se reproduire, des bandes d'ados, en quelque sorte ! Le fait d'avoir été nourris au nid avec des frites et des résidus de « malbouffe » entraîne chez eux une décoloration blanche sur les grandes plumes des ailes et de la queue, typique des individus fréquentant les sites très touristiques.

Sus aux sacs-poubelles

Pour tenter de diminuer cette trop grande affluence, la Ville a remplacé les poubelles des parcs par de grands conteneurs en bois et métal, inaccessibles aux oiseaux.

Très intelligente, la corneille ramasse les noix d'Amérique dans les parcs à l'automne et les brise en les laissant tomber sur le macadam depuis une grande hauteur. Elle sait également ramollir dans une flaque d'eau une tranche de pain dur ! Les marchés attirent aussi les oiseaux qui viennent faire le ménage à la fermeture, boulevard Ornano ou sous le métro à Barbès.

Ces jours-ci, les corneilles sont affairées à construire leurs nids qui accueilleront fin mars/début avril de trois à cinq œufs. Le plus souvent, la couvaison débute avant l'apparition des feuilles sur les arbres et l'on peut alors remarquer la queue de la femelle qui dépasse du nid, tandis que le mâle se charge d'éloigner les intrus, le plus souvent de paisibles pigeons. ● JACKY LIBAUD

VOTRE PUB dans le 18^e du mois

Contact : publicitel8edumois@gmail.com

PLEINE PAGE 222 mm X 292 mm	1/4 HAUTEUR 107 mm X 146 mm	1/8 ^e HAUTEUR 52 mm X 146 mm
1/2 HAUTEUR 107 mm X 292 mm	1/8 ^e LARGEUR 107 mm X 75 mm	1/16 ^e HAUTEUR 52 mm X 75 mm
1/2 LARGEUR 222 mm X 146 mm	1/16 ^e LARGEUR 107 mm X 38 mm	

TARIFS

Pour une publicité prête à être imprimée (PDF ou JPG à 300 dpi).

1/16^e de page : 60,00 €
1/8^e de page : 95,00 €
1/4 de page : 160,00 €
1/2 page ou pleine page : nous contacter.

Si le projet de maquette est à finaliser par nos soins, nous contacter pour les tarifs.

Prix nets.

COMPARUTION IMMÉDIATE

« Je lui ai “rentré” une baffe parce qu'elle criait trop »

Brian comparait devant la 23^e chambre du tribunal judiciaire pour avoir porté des coups sur sa compagne. Et ce n'était pas la première fois.

Une litanie de lésions est énumérée par la procureure. Les urgences médico-judiciaires ont listé : des ecchymoses au cou, à la poitrine, à l'oreille, aux bras, aux cuisses, sur la joue, une arcade anciennement suturée et l'autre dont la cicatrisation en cours venait d'être à nouveau ouverte par un coup. Brian*, 29 ans, comparait pour des violences commises sur la mère de sa fille. La police est intervenue rue du Nord à la demande de la grand-mère, elle-même alertée par un texto. Trois mains courantes avaient été précédemment enregistrées. Un jour, le Samu est même venu la chercher chez les parents de Brian,

présents. « Elle était tombée dans l'escalier », grommelle le prévenu, un grand jeune homme longiligne au regard encore furieux. « Vous osez reprendre cette excuse, l'interpelle le président, alors que votre compagne a reconnu que c'était faux ? » Aux policiers intervenus ce mardi de janvier, elle a confié : « Je l'ai toujours protégé, mais je n'aurais pas dû. » Dans les derniers faits reprochés, la jeune maman a rapporté des gifles, coups de pied et de poing, une tentative d'étranglement, alors qu'elle portait son bébé dans les bras et que l'ainée pleurait dans un coin du salon. « C'est très grave, monsieur, s'alarme le président du tribunal, et en

plus devant les enfants. » Brian minimise, nie certains coups. « Je l'ai juste prise par le col et je lui ai “rentré” une baffe parce qu'elle criait trop. C'est tout. Elle est tombée dans les jouets de la petite. La police est arrivée. J'ai pas eu le temps de m'excuser et de dire au revoir aux enfants. »

A travers les murs, les voisins entendaient régulièrement cris et coups. Ils ont tenté d'intervenir. « Vous avez insulté et menacé ceux qui ont frappé à la porte », relève le président. Une voisine a même conservé un message vocal laissé à des amis : « Qu'est-ce que je fais, oh mon dieu, il va la tuer, je l'entends dire qu'elle a du sang dans la bouche. » Brian dit ne pas se souvenir de cet épisode. L'avocate de la victime souligne : « Des études montrent que des enfants qui voient leur père frapper leur mère peuvent ressentir des effets comparables à un traumatisme de guerre. »

La procureure hoche la tête. Elle requiert trois ans d'incarcération. Et propose le retrait de l'autorité parentale. Brian enfin, réagit à haute et intelligible voix : « Me priver de mes enfants ? J'en ai jamais fait de mal et la seule chose qui m'reste c'est de pouvoir prouver que j'suis un bon père. » Pour son avocate il s'agit de « faits éminemment désagréables que Monsieur reconnaît ». Elle attire l'attention sur ses addictions, alcool et cannabis, en lien avec ses accès de violence et que son client est décidé à soigner. Elle sollicite un sursis intégral. La sanction tombe : trois ans dont un avec sursis, assortis d'une obligation de soins et de travail, une interdiction de contact avec la victime et l'obligation de l'indemniser, ainsi que l'interdiction de fréquenter le 18^e. La victime n'a pas osé assister à l'audience... ● SANDRA MIGNOT

* Le prénom a été modifié.

LES CYCLISTES DU 18^E DÉÇUS DU MANQUE D'AMÉNAGEMENT DANS L'ARRONDISSEMENT

Le 18^e se place en queue de peloton du classement des arrondissements parisiens dressé par la Fédération française des usagers de la bicyclette (FUB). En cause, le manque de nouveaux itinéraires cyclables sécurisés depuis 2019 et un confort limité sur les voies déjà aménagées.

Quelques efforts mais peut mieux faire. C'est en substance l'avis des cyclistes sur leurs conditions de circulation au quotidien, d'après le dernier baromètre des villes cyclables dévoilé le mois dernier. Près de 700 habitants du 18^e ont répondu à cette enquête nationale menée tous les deux ans par la FUB.

Le 18^e arrive en 17^e position des arrondissements parisiens, ex-aequo avec le 8^e et le 17^e, et devant le 16^e, un autre arrondissement dirigé par la droite, bon dernier. Un résultat médiocre qui s'explique par l'absence de progrès majeurs enregistrés depuis 2019. Seule exception, les trois pistes cyclables installées sur les grands axes à l'issue du confinement qui devraient être pérennisées d'ici 2023 (avenue de Clichy et Saint-Ouen, boulevard Ornano et rue de la Chapelle).

Pas de progrès depuis 2020

« Il est vrai que nous souffrons d'un retard historique dans notre quartier et

qu'il y a eu de nettes améliorations en 2020. Mais depuis le soufflé est retombé malgré de belles annonces », déplore Alexandre Becker, membre de l'association de cyclistes Paris en Selle. « En 2021, il n'y a quasiment eu aucun aménagement pour les vélos, notamment dans les rues résidentielles qui sont encore trop dangereuses. »

Une analyse contestée par Antoine Dupont, adjoint au maire du 18^e chargé des mobilités, de la voirie et de la transformation de l'espace public. « 2021 n'a pas été une année de perdue. Nous avons voté le budget, mené des analyses techniques et des concertations avec les associations d'usagers. C'était une phase incompressible. »

L'augmentation de la fréquentation constatée depuis le confinement se traduit aussi par davantage de conflits avec les habitants quand les pistes cyclables et les trottoirs sont sous-dimensionnés, comme c'est le cas boulevard Barbès. Résultat, plus de stress et moins de confort. « Revoir la totalité de cet axe



Jean-Claude N'Diaye

8 mars
JOURNÉE
DES DROITS
DES FEMMES

100 % hip hop au féminin

XV3 Radio75, antenne spécialisée rap de l'arrondissement organise un festival consacré exclusivement aux rappeuses. « Notre radio existe depuis quatre ans, explique Jimmy, président de la radio associative. Très vite nous nous sommes aperçus qu'il existait peu de rappeuses, et que celles qui se lançaient étaient très peu médiatisées. Nous avons d'abord lancé une playlist filles, tous les jeudis entre 18 h et 22 h 30. L'année dernière nous avons participé à Magic Barbès, et on s'est dit

pourquoi ne pas organiser notre propre festival. »

Pour cette première édition de l'événement, baptisé GRLPWR, les concerts auront lieu au Hasard Ludique et au FGO Barbara. Plus de 20 artistes sont conviées sur scène : Toldya, Debbie Sparrow, Veernie, Lili O, Juste Shani, Andys, Gracie Moore, Kaipy, Soumeiya, etc. De nombreux talents à découvrir et un festival qui se clôturera par un marché des créatrices, majoritairement originaires du 18^e. ● S.M.

A 20 h au Hasard Ludique, 128 avenue de Saint-Ouen, le 11 mars au FGO Barbara, 1 rue de Fleury le 12 mars, 12 € pour les habitants du 18^e.
Marché des créatrices le 13 mars au Hasard Ludique.

ARTISTES SOLIDAIRES EN PÉRIL !

Les artistes rassemblés au sein de l'association Art Capital se mobilisent et alertent sur la suppression du soutien financier du ministère de la Culture, mettant son existence en grand danger. La subvention qui leur était accordée a été réduite de 80 % en deux ans.

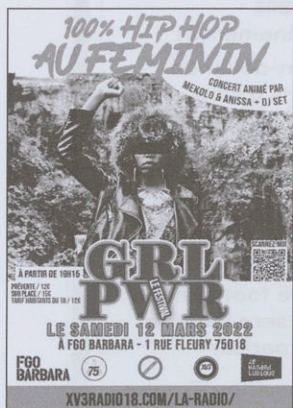
Art Capital est né en 2006 de l'association des salons Comparaisons, Artistes français, Dessin et peinture à l'eau et Artistes indépendants qui ont mis leurs forces en commun pour organiser un grand événement artistique annuel au Grand Palais. De nombreux artistes du 18^e, souvent mis à l'honneur dans le journal, font partie de ce collectif. Son ambition est la solidarité, par la mise en commun de moyens financiers modestes

et la mobilisation de bénévoles, afin de faire vivre cette manifestation de grande ampleur qui permet à des artistes, notamment résidant en régions, de montrer et promouvoir leur travail.

« Je connais les efforts d'Art Capital pour attirer de nouveaux publics vers l'art, pour rendre la culture accessible à tous, pour en faire un droit pour chacun... » écrivait Franck Riester, ministre de la Culture en 2020... Aujourd'hui, le ministère ne reconnaît plus cette spécificité d'Art Capital, lui reproche d'accueillir des artistes du monde et pour diminuer les frais... encourage les expositions virtuelles ! ●

AK

Contact : Frédéric Ardiet, président d'Anvers aux Abbesses, ardiet@free.fr



coûterait des millions et nous n'avons pas ce budget. En revanche, nous avons prévu de le peindre en couleur en avril, comme cela a été fait sur le boulevard Magenta, pour aider les piétons à identifier ces pistes », explique l'adjoint d'Eric Lejoindre.

Danger aux portes de Paris

Autres points noirs récurrents, les portes de Paris, et notamment celle de La Chapelle. « Actuellement, il y a beaucoup de travaux autour de la future Arena 2 [salle de sport polyvalente construite pour les JO 2024]. Le contournement est mal fait dans le sens sud-nord, vers Saint-Denis. Il y a de vrais risques d'accidents ! » La traversée de la porte d'ouest en est, vers le 19e, reste également délicate, la piste cyclable ayant été installée sur le trottoir.

Paris en Selle espère également une révision du plan de circulation dans la partie ouest de la rue Marcadet et dans le nord de la rue Vauvenargues, près de la rue Bernard Dimey. Deux axes très encombrés depuis la mise en sens unique de l'avenue de Clichy, donc peu confortables. Justement, un sens interdit doit être installé, à titre expérimental, à l'entrée de la rue Vauvenargues vers le sud jusqu'à la rue Dimey. Le sens de circulation sera aussi inversé rue Dimey.

Du mieux pour le stationnement

Au chapitre des points positifs, on trouve toutefois la mise en place de voies cyclables à double-sens (DSC) dans certaines rues et la refonte du plan de circulation de la Goutte d'Or, largement saluée par Paris en Selle. Une centaine d'arceaux à vélo supplémentaires ont aussi été installés ces derniers mois sur les trottoirs et sur la chaussée. ● FLORIANNE FINET

Venez rencontrer les associations de cyclistes

Paris en Selle et Mieux se déplacer à bicyclette (MDB) organisent, le mercredi 9 mars à 19 h, une soirée d'échanges sur les résultats du baromètre des villes cyclables dans le 18e arrondissement, au Point bar, 99 rue Championnet. Elle est ouverte à toutes et à tous. Plus d'informations : paris18@parisenselle.fr Retrouvez le détail du baromètre de la FUB sur le site : <https://barometre.parlons-velo.fr/>

IMMOBILIER, UNE BAISSÉ DES PRIX CONTRASTÉE

La crise sanitaire exerce un effet sur les prix des appartements. La folle envolée des années 2010 semble marquer le pas.

Les prix des logements sont en baisse à Paris. Selon un baromètre publié par *Le Parisien*, sur les douze derniers mois le m² à La Chapelle a perdu 3,3 %, celui des Grandes Carrières est à -1,8 % (il reste ici à 11 355 € en moyenne) et celui de la Goutte d'Or à -0,6 %.

Le retournement intervient après vingt ans d'explosion des prix dans la capitale, explosion qui a bien sûr touché aussi le 18e dans toute sa diversité. Mais les agents locaux tempèrent : « Certes la hausse est enrayée, admet Ludovic chez Proprioo, mais ce sont sur-

tout les grandes surfaces, au-delà de trois pièces, qui sont concernées ; pour les studios et autres petits appartements, la demande reste très tendue et les prix ne baissent pas. »

Les quartiers populaires de l'arrondissement demeurent la zone de recherche privilégiée des primo-accédants comme l'illustre Nabila Haddad chez Century 21 : « Aujourd'hui comme hier, ils assurent 70 % des ventes pour les petites surfaces et la situation reste tendue ; en conséquence, celles-ci se vendent très bien mais les excès qu'on avait constaté avant la crise avec des appartements à 10 000 € le m² dans la Goutte d'Or sont terminés. Aujourd'hui on vend très vite de petites surfaces si elles sont au juste prix, soit entre 8 500 et 9 000 € le m². » ● STÉPHANE BARDINET

Jean-Claude N'Diaye



UNE JOURNÉE DÉDIÉE AU SPORT POUR TOUTES

Des matchs de foot, de basket, de handball, de volley et une course à pied de 2,4 ou 6 km. Vaste programme pour la journée consacrée au « sport au féminin-masculin » organisée samedi 12 mars. Plusieurs clubs du 18e y participeront et tous les enfants et adultes, de 7 à 77 ans, y sont cordialement invités. Le départ de la course sera donné à 9 h au stade des Fillettes, dans le quartier Charles Hermite-Evangile. Les matchs de foot et de volley auront aussi lieu à cet endroit, tandis que les amateurs de basket ou de hand devront se rendre aux Jardins d'Eole, rues Riquet/d'Aubervilliers. Après les tournois, un film sur les femmes et le sport sera projeté à la Maison des associations du 18e et suivi d'une table ronde sur les pratiques sportives des jeunes filles dans les quartiers populaires, organisée par l'association Arènes et stades. L'occasion de débattre des leviers pour faciliter leur accès à ces loisirs, qui reste largement inférieur à celui des garçons et des hommes, surtout à partir de l'adolescence. ● FF

Samedi 12 mars, départ au stade des Fillettes, 54 boulevard Ney - Maison des associations, 15 passage Ramey

AGENDA

MARDI 8 MARS

Atelier participatif

Pour créer le futur jardin Ordener-Poissonniers, 18 h 30 à Urban Lab, 48 rue René Clair. S'inscrire sur mairiel8.paris.fr

Débattre sans se battre

Atelier pour initier à l'écoute, mener un débat respectueux à la Maison de la conversation 10 rue Maurice Grimaud de 18 h à 20 h. Grand débat public le 29 mars à 19 h.

MERCREDI 9 MARS

Réprimer les révolutionnaires

Conférence en mairie dans le cadre des Mercredis de la Révolution, 18 h 30.

LES 10 ET 19 MARS

Clubs de lecture

A la librairie La Régulière : le 10, clubs adultes de 14 h à 15 h 30 et de 17 h à 18 h 30 ; club enfants dès 7 ans de 16 à 17 h ; réserver sur lareguliere.eventbrite.com. Le 19 à 16 h, en accès libre, contes ivoiriens puis goûter pour les moins de 3 ans. Autres dates sur le site et à la librairie, 43 rue Myrha.

Séniors

Conférence « Je reste autonome dans ma cuisine » à 14 h 30 en mairie, salle Poulbot.

Quartier libre

Découverte de ce « tiers-lieu alimentaire » au 9 rue de la Charbonnière à 17 h.

SAMEDI 12 MARS

Square Léon

Après-midi festive pour célébrer sa réouverture après des mois de travaux.

SAMEDIS 12, 26 MARS ET 3 AVRIL

Ateliers musicaux

Tjad compagnie propose aux 7/13 ans une découverte d'instruments du monde et baroques : clavecin, viole de gambe... Bibliothèque Jacqueline de Romilly, 16 avenue de la porte Montmartre, 15 h, sur inscription 01 42 55 60 20.

JEUDI 17 MARS

Avant la fête

Pour préparer la Fête de la Goutte d'Or au début de l'été, réunion d'information à 10 h, salle Saint-Bruno, 9 rue Saint-Bruno.

Le poids des mots

Table ronde « Les mots nous engagent » avec la librairie La Régulière à la bibliothèque Goutte d'Or, 2 rue Fleury à 18 h 30.

DU NOUVEAU AU 104

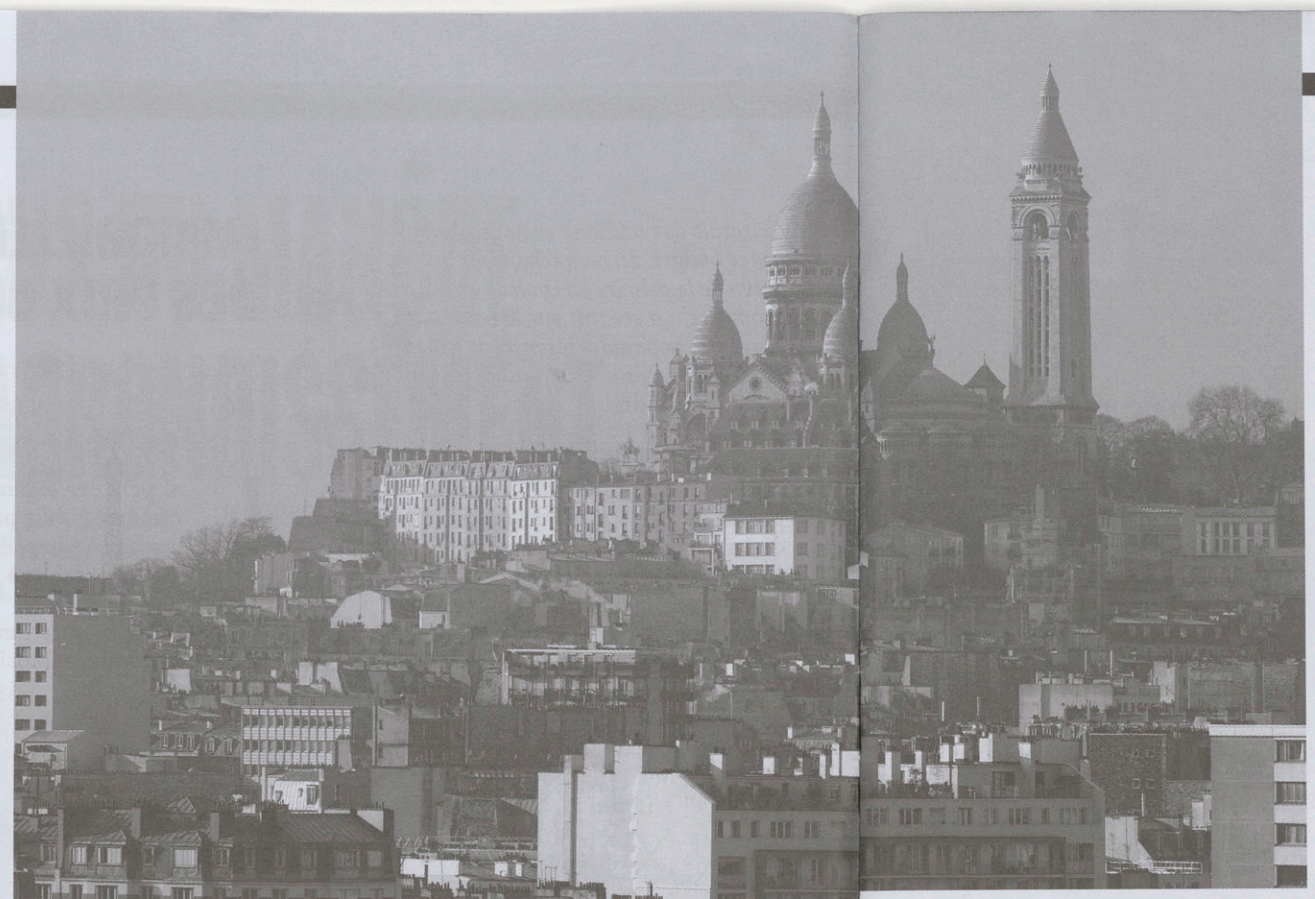
Trois nouveaux commerces s'installent dans l'espace culturel.

Les espaces culturels du 104, à côté de l'espace Emmaüs étaient inoccupés depuis un moment. Ce sont désormais les 104 corners, dans le franglais à la mode. Les trois boutiques qui se partagent cet espace ont « en commun des valeurs et une certaine vision de la culture ». Pour L'effat PAP' il s'agit de valoriser les petits créateurs et les artisans français avec une démarche éco responsable et l'utilisation de matériaux naturels. Ici, on trouve divers cadeaux : cosmétiques, jeux, bijoux avec le concept de « consommation joyeuse » c'est-à-dire offrir autre chose qu'un simple présent mais « quelque chose qui a du sens parce que fait main et réalisé dans des petites structures ». Côté prix, cela va de 5 à 30 €, et, à terme, des ateliers devraient être proposés au public.

Kibind est à la fois une agence

de communication et une maison d'édition. Installée à Lyon depuis 2017 elle met en avant le travail d'illustration et présente une centaine d'artistes à travers posters et livres. Il s'agit d'éditions limitées qui ouvrent sur des dédicaces, des vernissages, avec là aussi des événements à venir. Enfin la dernière partie de l'espace est occupée par la librairie l'Arabesque, une librairie généraliste avec notamment des rayons poche, jeunesse, BD et une sélection autour des arts et de l'innovation. Elle est pour l'instant relativement peu fournie, en attente des 6000 titres qui devraient progressivement s'installer sur ses rayons. ● DANIELLE FOURNIER

Les 104 Corners, 5 rue Curial, ouvert du mardi au vendredi : 12 h-19 h, les week-ends et jours fériés : 11 h-19 h.



POLLUTION DE L'AIR

PARIS DOIT ENCORE MIEUX FAIRE

La qualité de l'air de la capitale est toujours mauvaise. Une carte publiée par Respire compare les données de la pollution atmosphérique devant les écoles aux seuils d'alerte de l'OMS.

Les abords de tous les établissements parisiens dépassent les recommandations de l'OMS en matière de qualité de l'air. Une carte élaborée par Respire (l'association nationale pour l'amélioration de la qualité de l'air) permet de suivre l'évolution de trois types de polluants, entre 2012 et 2019, aux abords de 12 000 établissements franciliens, écoles, collèges, lycées et crèches. L'étude repose sur les données fournies par Airparif - Observatoire de la qualité de l'air en Île-de-France.

Pour ce qui concerne les particules fines (PM2,5), les 174 établissements du 18e présentent un mauvais bilan. Ces polluants sont considérés comme les plus toxiques car ils se diffusent dans tout l'organisme et sont responsables de problèmes cardio-vasculaires, neurologiques ou de santé périnatale. L'exposition au dioxyde d'azote (NO2), qui provient essentiellement du trafic routier, et aux particules grossières (PM10) générées par le chauffage, les transports, le secteur agricole et les chantiers, sont tout aussi excessives. Ces résultats n'étonnent

pas l'élue EELV Antoine Dupont. « Les écoles les plus concernées sont celles près desquelles il y a des reports de trafic, liés aux modifications des sens de circulation », explique cet adjoint au maire du 18e, en charge des mobilités, de la voirie et de la transformation de l'espace public.

Des concentrations en baisse

Pourtant les chiffres montrent une amélioration quasi continue depuis 2013. A Paris, la concentration en PM2,5 est passée d'un peu plus de 19 µg/m3 à 13. Alors qu'en 2013, 1777 établissements scolaires affichaient de mauvais résultats et 63, des résultats très préoccupants, en 2019, la totalité affichaient des résultats « seulement » mauvais.

Les cinq établissements du 18e dans une situation critique lors d'une précédente étude (en 2019, lire notre n° 276) sont revenus à des niveaux comparables à ceux de leurs voisins. Le lycée Jules Ferry est passé de 80 µg/m3 à 52 µg/m3 de NO2. L'école primaire Damrémont est passée de 62 à 35 µg/m3. La maternelle du Mont-Cenis est passée de 64 à 37 µg/m3.

Si les seuils de référence n'avaient pas été abaissés, Damrémont et Mont-Cenis apparaîtraient dans une situation saine. Mais en septembre 2021, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) a réétudié les données récentes en matière d'impact de la pollution sur la santé et observé que celui-ci débute à des seuils bien plus bas. En matière de NO2, par exemple, une atmosphère saine ne doit pas comprendre plus de 10 µg/m3 de ce gaz.

Limitier la circulation

En conséquence, Respire a élaboré des recommandations à l'intention des décideurs. Elles comprennent la réduction du trafic routier aux abords des écoles. « C'est l'option majeure », observe Antoine Dupont. A court terme nous créons des rues aux écoles. Bien sûr, piétonneriser risque de créer des reports de circulation. Mais les enfants sont les plus sensibles à la pollution. Ils doivent être une priorité. » L'élue mise aussi sur la réduction globale de la circulation dans Paris et rappelle qu'en 2024, les véhicules diesel seront interdits. Autres recommandations formulées par Respire : le renforcement des politiques de réduction des émissions de PM2,5 liées aux cheminées, aux activités agricoles et industrielles et la généralisation de l'installation de capteurs de CO2 et des purificateurs d'air dans les salles de classes. A Paris un quart des écoles seraient déjà équipées de capteurs. « Cela permet aussi de connaître les établissements les plus impactés par la pollution », précise Antoine Dupont. Ces équipements ont aussi par ailleurs montré leur utilité dans la lutte contre le Covid 19. ● SANDRA MIGNOT

En savoir plus : respire-asso.org et <https://carte-des-ecoles.de-l-air-pour-nos-enfants.fr>



Des rues et des femmes

Alexis Carlier, alias Alcatela, a conçu une carte du Paris féminin. L'idée lui est venue en constatant qu'au quotidien, il n'était entouré que de noms d'hommes. Seuls 12 % des rues et places à Paris portent celui d'une femme (et encore un gros effort a-t-il permis de doubler le pourcentage antérieur ces dernières années). Après avoir recensé toutes les rues, places, parcs, équipements publics portant des noms de femmes, en septembre 2021, l'artiste cartographe les a donc redéposés sur une de ses compositions aux couleurs vives. Et les espaces vides de sa carte révèlent bien cette carence, notamment dans les 7e et 8e arrondissements, et le long du quai sud de la Seine. Le 18e, lui, apparaît bien mieux achalandé. L'affiche est proposée à la vente sur la boutique en ligne de l'artiste (etsy.com) ainsi que dans plusieurs magasins parisiens (Fleux et Enograph dans le 4e, Arkose Nation dans le 12e, Librairie Violette and co, dans le 11e). Et 16,8 % des ventes sont reversées à la Maison des femmes, centre médical pour les femmes en difficulté ou victimes de violences à Saint-Denis. ● S.M.

ils font le 18^e

À VOUS DE PROPOSER!

À l'occasion du n° 300 du 18e du mois, nous avons lancé l'idée de faire appel aux lecteurs pour établir une liste des personnalités marquantes du 18e.

Créateur d'entreprise innovante ou gardienne d'immeuble pourvoyeuse de services inestimables. Cafetier au grand cœur ou sportif émérite. Acteur associatif à l'impact remarquable ou artisan au savoir-faire incomparable. Artiste de talent ou enseignant hors pair. Visage de la politique ou du syndicalisme.

Vous pouvez encore proposer entre une et vingt personnalités intervenant dans divers secteurs de la vie de la cité en indiquant leur nom et prénom, fonction, ainsi que quelques mots de présentation.

La rédaction du 18e du mois vous proposera une sélection de vos dix-huitièmes préférés dans un prochain numéro.

Vous pouvez envoyer votre liste :

- par courrier (18e du mois, 13 rue des Amiraux, 75018 Paris)
- ou par mail (ilsfontle18e@gmail.com).

AGENDA

VENDREDI 18 MARS

Leçon de français
Spectacle sur le langage avec le comédien et conteur Pépito Matéo, proposé par les bibliothèques du 18e. Humour et poésie. Auberge de jeunesse, 20 esplanade Nathalie Sarraute à 20 h. Réserver sur bibliocite.fr

DU 18 AU 20 MARS

Coquilles
Traditionnelle fête de la Saint-Jacques, place des Abbesses.

SAMEDI 19 MARS

Poésie
Printemps des poètes à la Maison des associations par la Ruche des Arts avec les Amis de la poésie à Montmartre et l'association À tire d'ailes, 15 passage Ramey de 13 h 30 à 17 h 45.

LUNDI 21 MARS

Cuisiner
Atelier à la Casa 18, 5 rue Tristan Tzara à 13 h 30. Inscription nécessaire : paris@silverfourchette.org

MARDI 22 MARS

Saxo
Concert organisé par l'Atelier Selmer à 19 h 30, salle des fêtes de la mairie.

Nutrition

Ateliers cuisine pour apprendre à préserver son capital santé : Quartier libre, 9 rue de la Charbonnière dès 10 h. Inscription huit jours avant 09 87 59 39 83.

MARDI 22 MARS

Beau quartier
Réunion publique : Comment embellir Montmartre à 18 h 30 en mairie.

MERCREDI 23 MARS

Agents musiciens
Concert de l'Harmonie des agents de la Ville de Paris à 19 h à la mairie.

VENDREDI 25 MARS

Projection
Documentaire Figure-toi Montmartre, sur le quartier aujourd'hui, 18 h 30 en mairie.

SAMEDI 26 MARS

Vente solidaire
Par les Oliviers de La Chapelle : vêtements et accessoires, jeux et livres pour enfants, vaisselle... Eglise Saint-Denis de La Chapelle, 16 rue de La Chapelle de 11 h à 18 h.

LUNDI 28 MARS

Conseil des parents
Réunion des élus des écoles du 18e à 18 h en mairie.

Au cœur du 18^e, un imprimeur près de chez vous !

promoprint
imprimerie • offset et numérique

IMPRESSION TRADITIONNELLE & NUMÉRIQUE
COULEUR & NOIR/BLANC • KAKÉMONO

IMPRIMERIE
Brochures, livrets, chemises, plaquettes, liasses, autocopiantes, têtes de lettre, affiches, etc.

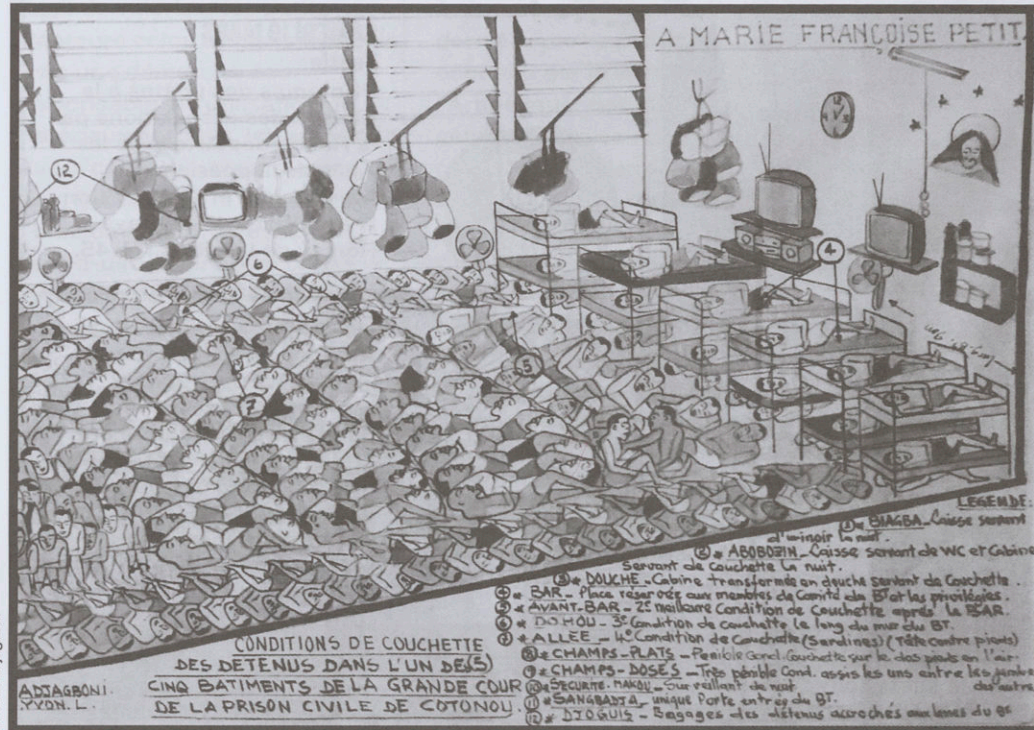
IMPRESSION NUMÉRIQUE
Manuels techniques, dossiers de presse, lettres d'informations, manuels de formation, thèses, mémoires, etc.

PROMOPRINT imprimerie offset et numérique
79 rue Marcadet 75018 Paris • Tél : 01 53 41 62 00 • Fax : 01 53 41 62 02
contact@promoprint.fr • www.promoprint.fr

SOLIDARITÉ

UNE ONG DANS LES PRISONS D'AFRIQUE

Depuis son emménagement rue des Amiraux, Le 18e du mois partage ses locaux avec Prisonniers sans frontières (PRSF) organisation de solidarité internationale laïque.



Yvon L. Adjigboni

Prisonniers sans frontières s'est donné pour mission « de contribuer à l'application effective des Droits de l'Homme consacrés par la Déclaration universelle, et d'entreprendre toute action visant à l'humanisation des prisons dans le monde en procurant aux personnes détenues une assistance au niveau moral et matériel, ainsi qu'à l'insertion de ces personnes après leur libération ». L'organisation a été créée en 1995 à Abidjan en Côte d'Ivoire. Aujourd'hui, elle intervient dans sept pays de l'Afrique francophone : Bénin, Burkina-Faso, Côte d'Ivoire, Guinée, Mali, Niger et Togo.

Sur place, 400 bénévoles sont organisés en 85 « équipes-terrain », chacune étant affectée à une prison et supervisée par un coordinateur national. Ils vont visiter les détenus et mettent en œuvre des actions visant à l'amélioration des conditions de détention : information des prisonniers par l'élaboration d'un guide détaillant les droits du détenu ; création d'infirmeries, rénovation de sanitaires, sensibilisation à la prévention des maladies transmissibles, forage de puits et installations de pompes, création de jardins potagers, alphabétisation, formation à certains métiers favorisant l'autonomie à la sortie de l'incarcération... Tels sont quelques exemples des réalisations effectuées.

Dessin d'un artiste béninois, très évocateur des conditions de détention dans la prison civile de Cotonou en 2012. Effectif précisé : 340

En France, une vingtaine de bénévoles actifs animent l'association. Pour chaque Etat, deux responsables-pays assurent la liaison avec le coordinateur national sur place et le soutien dans la réalisation et l'aide de projet.

PRSF est financée essentiellement par environ 360 donateurs privés, parfois aussi sur projets grâce à des fonds publics. Comme toute association, elle connaît la difficulté à recueillir des dons quand le nombre de donateurs se réduit avec le temps et les disparitions. Elle est confrontée à la lourdeur et la complexité des dossiers, fortement dissuasives pour répondre aux appels. Le Covid et l'instabilité politique des états africains, tels les derniers événements au Burkina Faso, ne facilitent pas les échanges avec les bénévoles sur place. Aussi PRSF s'oriente vers une plus grande autonomie et davantage d'initiatives des équipes locales, à la fois pour des raisons pragmatiques et pour échapper à un type de relation nord-sud préjudiciable. ●

PATRICK MALLET

Site internet : www.prsf.fr

Jean-Claude N'Diaye

MONTMARTRE

PIERRES PRÉCIEUSES

Attirée depuis toujours par les objets précieux, Camille fonde en 2016 sa propre galerie. Son travail consiste à récupérer des bijoux anciens, les identifier, tenter de retrouver leur histoire et de leur redonner vie.

Depuis la fenêtre du showroom de Camille s'étagent les toits de la Halle Saint-Pierre, ceux du marché Saint-Pierre... Montmartre quoi ! Le 18e, c'est un choix et la jeune-femme apprécie ce village et l'animation suscitée à la fois par les touristes et les amateurs de tissus. Camille est gemmologue, un mot savant pour désigner un(e) spécialiste des pierres précieuses, une science qu'elle applique à la vente de bijoux anciens.

Pour cette jeune femme, récemment installée à son compte, pas de boutique sur rue, mais un showroom installé dans son appartement. Son activité n'y est pas vraiment visible, si ce n'est quelques appareils étranges mais fort utiles pour son métier : « Voici une binoculaire qui sert à voir les pierres de façon plus précise qu'avec une loupe, une lampe lumière du jour ou lampe de diamantaire. Voilà une boîte à lumière UV qui permet de voir comment réagissent les pierres selon leur nature, un réfractomètre qui permet de prendre l'indice de réfraction, c'est à dire la manière dont la lumière est ralentie dans la manière et qui correspond à une pierre en particulier. »

ET BIJOUX ANCIENS À LA LOUPE

La base de sa pratique, c'est de vérifier avant de les vendre que les bijoux qu'elle a chinés – en particulier les pierres précieuses qui les ornent – sont authentiques. Camille récupère donc des bijoux anciens chez des antiquaires, des bijoutiers, des « racheteurs » d'or, lors de ventes aux enchères, mais aussi des particuliers. Et c'est là que commence le travail passionnant de gemmologue : il s'agit de retrouver l'origine de la pierre, d'identifier sa nature et par conséquent sa valeur. « Une pierre rose peut être un saphir, une tourmaline, une topaze. Je fais toute une batterie de tests et si besoin, pour une pierre

plus importante, je vais la passer en laboratoire. » On se doute qu'au final le prix de vente va en tenir compte : il faut bien vivre !

Une chasse au trésor

Rien ne prédestinait cette jeune femme, formée d'abord à la diététique, à ce métier bien particulier, si ce n'est peut-être un goût pour l'univers scientifique. Un premier job chez un antiquaire fait naître une passion pour les bijoux anciens. Elle suit donc une formation en gemmologie, va faire un stage chez les diamantaires d'Anvers, passe le diplôme du Gemological Institute of America GIA de New York, le plus prestigieux aux yeux des clients et six ans plus tard elle se lance à son compte.

Les diamants rouges, bleus ou roses non traités sont les plus cotés. Le rubis est le plus cher car il est rare. La beauté conjugée à la rareté fait le prix d'une pierre. Si une grande part du métier de gemmologue consiste à identifier les pierres, le but de Camille est de vendre des bijoux anciens qui eux aussi appartiennent à une histoire. L'objet en lui-même, et parfois la signature d'un joaillier, ont plus de valeur que la pierre. La connaissance des gemmes s'associe alors à une curiosité pour le design : « C'est ça qui est stimulant, c'est un peu

Dominique Dugay/X2

Camille (à droite) et ses deux salariées au travail.

GOUTTE D'OR

LA PHOTO DU MOIS

Le Sénégal a remporté la finale de la Coupe d'Afrique des nations. Le 6 février, les Lions de la Teranga terrassaient en effet les Pharaons d'Egypte, 4 à 2, aux tirs au but. Tout Paris s'en est ému, mais la Goutte d'Or a tout particulièrement vibré. Oubliant pour un temps les huit morts provoquées le 24 janvier par une bousculade à l'entrée du même stade où s'est jouée la finale, à Yaoundé, au Cameroun.

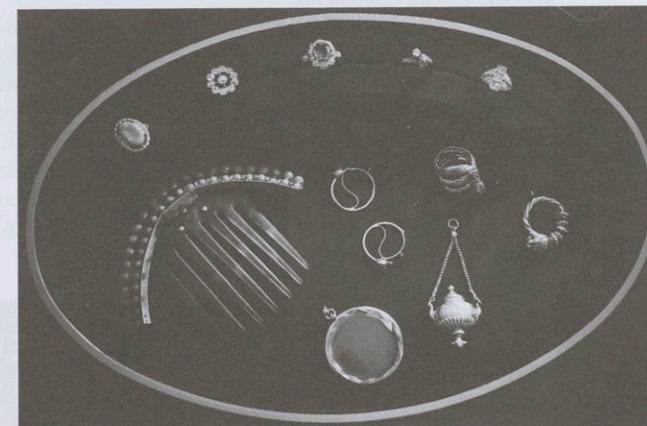
Coup de fourchette LE MYRHA, DES PETITS PLATS BIO ET BONS



Des falafels servis avec une salade de fenouil et radis noir, de l'houmous de betterave, un curry coco à base de patates douces, poireaux et champignons ou un céleri rave rôti sauce sésame : comme chaque soir, la carte du restaurant Le Myrha est courte, un gage de fraîcheur des produits. Si les boulettes de pois chiches accompagnées de frites sont un classique du lieu et méritent le détour, l'assiette de légumes rôtis et le plat du jour sont renouvelés toutes les semaines. Après de longs mois de fermeture liés aux différents confinements, le restaurant situé au beau milieu de la Goutte d'Or a rouvert récemment avec un nouveau concept (et une nouvelle mezzanine). Des plats plus élaborés – on s'éloigne de la cantine – et des prix en hausse mais qui restent raisonnables quand on sait que tous les légumes sont issus de l'agriculture biologique. Les entrées et les desserts sont à 4,50 € tandis que le plat à 11,50 €. Un bon plan aussi quand on veut simplement déguster un café ou une citronnade en plein après-midi.

FLORIANNE FINET

Le Myrha, 70 rue Myrha, métro Château Rouge, 09 73 21 78 43, de midi à 23 h, du lundi au samedi.



une chasse au trésor. Par exemple, grâce au poinçon de maître, on peut découvrir quel atelier a créé le bijou», sourit Camille. « C'est un peu un coup de dé. »

Le goût du vintage

Camille travaille avec des joailliers, des sertisseurs, des lapidaires, des enfileuses de perles, qui peuvent restaurer le bijou si besoin. La plupart des ventes se font en ligne, surtout depuis la pandémie de Covid 19, et aussi beaucoup avec les étrangers qui ont le goût du vintage. Mais les amateurs de beaux bijoux peuvent aussi être accueillis dans le showroom. « Les comportements des acheteurs changent, dit Camille, il y a le nouveau souci du recyclage, un intérêt pour l'ancien, une autonomie financière croissante des femmes. Bien sûr, c'est aussi une question de prix. Par rapport aux bijoux neufs des grands joailliers, ici un beau bijou ancien reste abordable. Et ce sont des pièces originales. » ●

DOMINIQUE BOUTEL

Boutique en ligne : galeriepenelope.com

COMMERCE

PEPONE ET LA BUTTE, UNE AFFAIRE DE FAMILLE

La rue Lepic est son fief. Mais le petit empire commercial de Pepone Rinaldi, bien connu des Montmartrois, s'étend bien au-delà. Une ascension personnelle à la force du poignet.

Pepone Rinaldi a 67 ans et est censé être à la retraite après une vie de dur labeur. Ce lundi, jour de Saint-Valentin, il est pourtant au four et au moulin dans sa poissonnerie de la rue Lepic, car deux de ses salariés sont absents. Absence qui le hérisse visiblement et fait passer des éclairs de colère dans ses yeux noirs. C'est que lui n'a pas appris à travailler de cette manière.

Petit homme à la crinière blanche et au regard perçant, affable et sympathique, cette figure du quartier Lepic Abbesses a bâti à la force du poignet un empire commercial dans le secteur, qui déborde avenue de Saint-Ouen et même jusqu'à Clichy, bien qu'il ne sache, de son propre aveu, ni lire ni écrire. « Pour compter on se débrouille, j'ai appris sur le tas et bien sûr j'ai un comptable », explique l'homme au regard rigolard, qui n'a pas usé ses fonds de culottes sur les bancs de l'école primaire.

Pepone qualifie sa vie, en Italie puis en France, de « belle aventure ». En fait plutôt un roman digne de Charles Dickens ou d'Hector Malot, deux romanciers qui ont mis en lumière l'existence difficile des enfants misérables en Europe à la fin du XIX^e siècle dans les quartiers populaires de Londres, d'Edimbourg ou de Paris. A cinq ans il vendait des bottes de persil sur un petit vélo dans les rues de sa ville natale, Bari, dans les Pouilles (Italie) « car [ses] parents étaient très pauvres ». A 11 ans il entame une carrière de boucher à Milan, dans la



Thierry Nestoux

boucherie chevaline de sa sœur et son beau frère. Puis à 20 ans, en 1974, son service militaire accompli, il décide de partir pour l'Eldorado parisien, car il a rencontré « une belle Française », avec qui il fera trois enfants.

Une première affaire dans les primeurs

A Paris la vie n'est d'abord pas plus facile, qui voit le jeune exilé travailler chez des marchands de fruits et légumes de la rue des Abbesses, vendant à la criée et surnommés « gueulards ». « Je dormais dans des hôtels à putes de la rue André Antoine à cinq francs la nuit », se remémore-t-il.

A force de travail, le jeune homme réussit à monter sa propre affaire, rue Lepic, dans

un local dénommé Le Trou, où se trouve actuellement la pâtisserie le Petit Mitron et où lui aussi vend des primeurs.

Débuté alors une véritable saga commerciale : il rachète successivement sept boutiques de fruits et légumes rue Lepic, à Montreuil, avenue de Saint-Ouen et à Clichy, toutes revendues il y a une quinzaine d'années. Ainsi que trois poissonneries dont celle de la rue Lepic (certains riverains estiment que c'est la plus chère de Paris). Il est également à la tête de trois pizzerias, d'une crêperie sandwicherie rue des Abbesses, d'une fromagerie avenue de Saint-Ouen et d'un institut de beauté, rue Lepic, qui sera bientôt reconverti en salon de thé.

Toujours sur le terrain

Même s'il est moins souvent présent, compte-tenu de sa semi-retraite, Pepone Rinaldi, conserve un œil

vigilant sur ses commerces, sept jours sur sept. « Je suis un homme de terrain, un guerrier qui voit tout ce qui va et ne va pas dans les étalages. J'aime bien la qualité et je suis respectueux des clients qui sont mes amis », explique-t-il. Il est particulièrement présent dans son vaisseau amiral, la poissonnerie qui fait l'angle de la rue des Abbesses, où sa belle-sœur une dame aux cheveux blancs, tient encore souvent la caisse. S'il n'habite pas le quartier, il considère pourtant que Montmartre, c'est chez lui. « Tous les matins je me lève pour aller voir mes amis montmartrois. Ici je suis le plus ancien... », dit-il. D'ailleurs, il n'est jamais retourné dans son Italie natale...

Il continue à gérer lui-même toutes ses affaires, même si ses quatre derniers enfants, issus d'un second mariage, travaillent tous avec lui. « Comment veux-tu que je retrouve un reprenneur, il n'y en a pas », lance l'homme en servant encore un client de l'autre côté du présentoir couvert de glaces et de poissons. Et Pepone, l'homme qui ne lâche rien, n'est pas mécontent de son image. Un rien cabotin, il explique, lorsqu'on lui propose qu'un photographe vienne lui tirer le portrait : « C'est un film qu'il faudrait faire sur ma vie. » ●

ERWAN JOURAND

Tentazioni: maestros de la restauration

Depuis 2010, une autre famille italienne est partie à l'ascension de la Butte. Les Leonardi, le père Bruno puis les fils Daniele et Francesco, originaires de Palerme, ont couvert la butte Montmartre de quatre établissements dédiés à la cuisine italienne. D'abord une épicerie traiteur, 35 rue Véron, s'est fait remarquer par son bon approvisionnement en produits issus de la Botte. L'accueil y est souriant et toujours sympathique. Puis trois trattorias (bistrots) sont venues étendre l'influence italienne, 10 rue Aristide Bruant, 26 rue Tholozé et 86 rue Lepic. Elles comblent les goûts des amateurs de produits siciliens et de vins de Toscane, du Piémont et de France. Même si la qualité des mets est impeccable, les portions y sont un peu maigres et l'addition quelque peu élevée. EJ

FERMETURES DE CLASSES

DES PARENTS D'ÉLÈVES SE MOBILISENT

Le 18e pourrait perdre cinq classes au total, dont trois à Montmartre. Avec le soutien des enseignants, les élus des parents d'élèves tentent d'influer sur les décisions.

C'est la première année que notre école frôle le seuil de fermeture de classe et celle-ci est tout de suite ordonnée, alors que d'autres, en-dessous de ce seuil, demeurent en observation. C'est incompréhensible », remarque Marie Dalibon, parent d'élève élue de l'école du Mont-Cenis. Mieux encore : « Deux écoles ont demandé des fermetures car le petit nombre d'élèves ne permettait pas une bonne dynamique de classe, et ne les ont pas eues. »

A Montmartre, trois établissements se mobilisent contre les fermetures annoncées : Foyatier, Mont-Cenis et Lepic. A Foyatier, les parents d'élèves, soutenus par leurs associations, ont mis en ligne une pétition initiée par Claire Mauguère, parent d'élève, et signée par 289 personnes au 24 février. Comme elle le dit : « La baisse de fréquentation est en partie due au Covid. »

Des familles ont en effet quitté Paris (notre n° 300). « Mais qui sait ce qui se passera dans les mois à venir ? Or il est plus difficile de rouvrir une classe si de nouveaux effectifs arrivent ». Elle ajoute : « L'école a déjà subi une fermeture l'an passé. Et une classe à double niveau devra être créée, très difficile à gérer pour l'enseignant et souvent décevante d'un point de vue éducatif d'après les parents. »

Chiffres et indicateur controversés

Des parents ont été reçus au rectorat. « Des inspecteurs ont noté nos revendications, pendant que se tenaient le Comité technique académique et le Conseil départemental de l'éducation nationale (qui affine et officialise les décisions de fermeture,

ndlr) », explique Marie Dalibon. Pour comprendre ces décisions, il faut savoir que depuis 2012, les écoles parisiennes perdent des élèves. Le 18e accuse une baisse des naissances domiciliées : -1 000 entre 2019 et 2020, -1 200 entre 2020 et 2021. Et le nombre des inscrits en maternelle a diminué d'environ 10 % entre 2019 et 2021. La moyenne parisienne est de 22,7 élèves par classe et de 21,1 dans l'arrondissement, d'après les chiffres de la Ville de Paris. Mais Marie pré-

cite : « L'administration avance des effectifs inférieurs à ceux que nous avons » (214 à Mont-Cenis contre 233 selon les parents). Et localement, une fermeture pourrait faire passer le nombre d'élèves à 25 ou plus dans certaines classes.

L'IPS (indice de position sociale) a aussi été évoqué par le rectorat pour justifier ces fermetures. Cet outil évalue la situation sociale des élèves face aux apprentissages. Mais des parents s'interrogent sur le calcul de cet indicateur. Foyatier accueille ainsi un important foyer social et une unité pédagogique pour élèves allophones nouveaux arrivants (UPE2A) qui demandent une attention particulière.

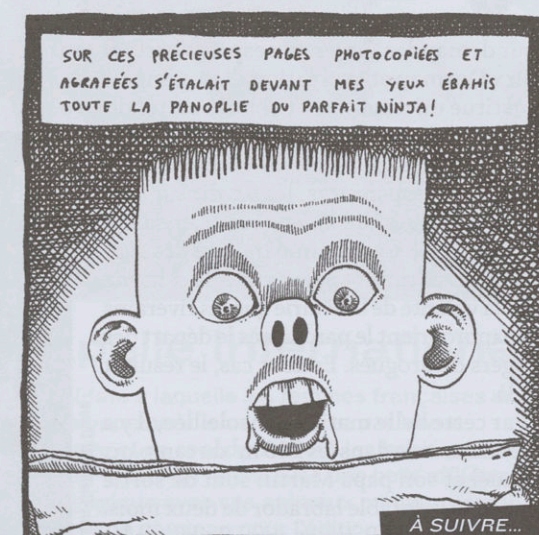
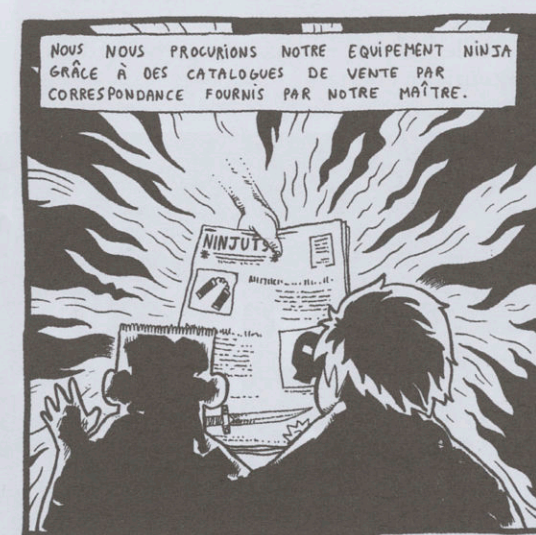
Al'heure où nous imprimons, les fermetures définitives n'ont pas été publiées. Malgré le soutien de la Mairie, celui des enseignants et directeurs d'école, Marie craint que la fermeture à Mont-Cenis soit actée. Les parents d'élèves réfléchissent déjà à la possibilité d'une saisine du tribunal administratif. « Et puis si d'autres enfants arrivent dans l'école, nous espérons que la situation sera réétudiée... » ●

MARIE-ANTOINETTE LECA ET SANDRA MIGNOT



Parents et élèves de l'école du Mont-Cenis sont allés manifester devant le rectorat.

La BD LE NINJA DE LA PLACE DE CLICHY
Pour Chat timide et Singe gourmand, l'entraînement ninja avait parfois lieu...en public. De quoi mourir de honte, mais bien loin de leurs camarades de quartier...
GORKA UZTARROZ - WWW.GORKAUZTARROZ.COM



UNE DANSEUSE INSPIRÉE À LA HALLE PAJOL

8 mars
JOURNÉE
DES DROITS
DES FEMMES

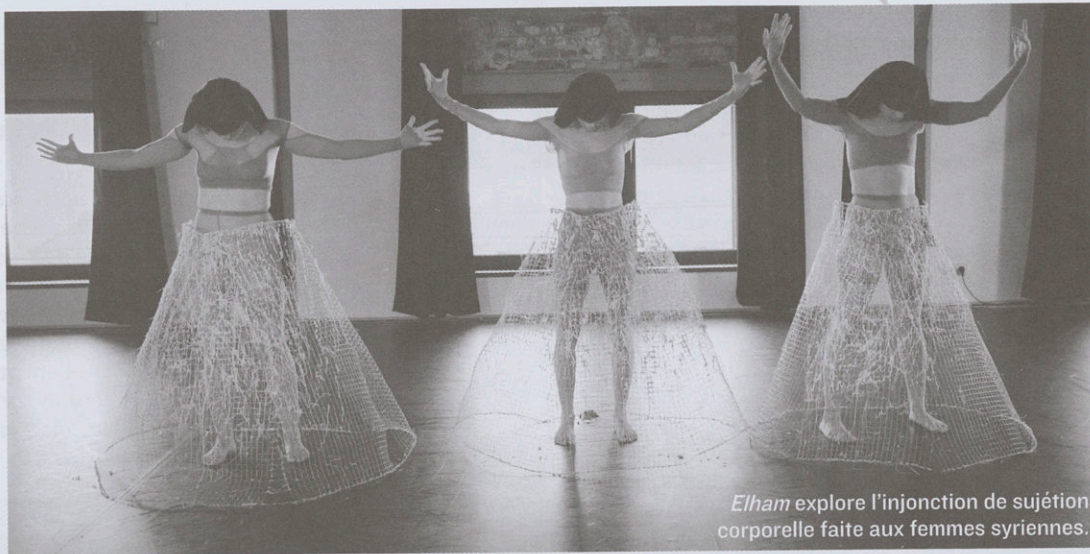
L'Espace Canopy accueille, dans une résidence artistique consacrée à la danse contemporaine créée et interprétée par des femmes, Yara Al Hasbani, chorégraphe d'origine syrienne.

La blonde Yara est née en 1993 à Damas, s'est formée à la danse classique à l'Institut d'art dramatique de la ville. Son père, opposant au régime dictatorial en place, meurt sous la torture. Avec sa mère, sa sœur et son frère, elle doit s'enfuir à l'âge de 20 ans. Première étape : la Turquie pendant une année. Puis la France. Yara danse sur les ballets qu'elle invente (*Unstoppable*, *Va voir là-bas si j'y suis*). Elle apprend le français, participe aux ateliers du collectif « Artistes en exil », reçoit une bourse de la région Île-de-France.

« Danser, c'est mieux que parler » dit-elle. Pour la jeune Syrienne, le corps permet d'exprimer tous les sentiments, toutes les émotions. L'outil parfait pour revendiquer, contester, s'affirmer. Ses influences sont celles de danseuses et chorégraphes à la forte personnalité : Pina Bausch, Trisha Brown, Marie-Agnès Gillot.

Emancipation des corps

Yara Al Hasbani avait pris l'habitude de se produire en solo. Pour interpréter *Elham* elle est accompagnée par deux autres danseuses : Ludvine Mirre et Aurélia Chanolo et par une pianiste. Toutes trois travaillent en résidence artistique au sein de l'Es-



Elham explore l'injonction de sujétion corporelle faite aux femmes syriennes.

Alain Scaniver

pace Canopy. L'œuvre est une ode à la libération des femmes. Le ballet est scindé en deux parties. Dans la première, baignée par une mélodie orientale, les femmes sont empêchées, entravées. Dans la seconde, le dynamisme d'une musique électronique témoigne de l'émancipation des corps. De l'émergence d'une puissance toute neuve. Pour écrire *Elham* Yara a bien sûr d'abord pensé aux femmes du Moyen-Orient. Elle a pu constater leur courage dans des régions en guerre et déplorer le système patriarcal qui les étouffe. Cependant le ballet s'adresse aussi aux Françaises « qui sont parfois malheureuses, agressées, battues. Alors que la loi est censée les protéger ».

A la Halle Pajol sera donnée une version courte

d'*Elham* : une vingtaine de minutes suivies d'un moment d'échanges avec le public. La version longue, presque une heure, sera présentée avant la fin de l'année dans un lieu qui reste à définir. La jeune danseuse songe à d'autres chorégraphies. Cependant, son plus cher désir est de « faire danser les enfants ». D'abord ceux des camps de réfugiés, en Jordanie. Puis ceux d'ici lorsqu'elle aura acquis la nationalité française. ●

MONIQUE LOUBESKI

« En (corps) elles », à la Halle Pajol, 20 esplanade Nathalie Sarraute, métro La Chapelle, le 27 mars entre 14 h et 17 h, 10 €. Réservations : espacecanopy.fr. Un deuxième spectacle Solo-cum-trio sera proposé par la compagnie DTS.

COUR D'ÉCOLE POUR TOUTOUS DE TOUT POIL

Deux espaces canins existent dans le 18^e arrondissement. Quelques-uns des 100 000 chiens parisiens peuvent venir, avec leur propriétaire, s'y ébattre et rencontrer leurs congénères. Visite au dernier-né, celui situé dans les Jardins d'Eole.

Virginie, maîtresse de Jazz, basset hound, a créé le collectif Les Cabotins de La Chapelle en mai 2021. Quelque 170 propriétaires de cabots l'ont vite rejointe pour demander l'accès aux espaces verts autour de Marx Dormoy et la création d'un caniparc. Ils ont constitué un dossier, ont obtenu un rendez-vous à la Mairie du 18^e en juin pour « exiger un caniparc avant fin 2021 ». Et la réalité a dépassé leurs espérances, les Jardins d'Eole ont été ouverts aux chiens tenus en laisse dès le 10 juillet et le caniparc créé dès septembre. D'aucuns pensent que cela coïncide avec la volonté de la Mairie que les riverains se réapproprient le parc, après le départ des usagers de drogues. En tout cas, le résultat est là.

Par cette belle matinée ensoleillée, il y a du beau monde dans les 200 m² du caniparc. Samuel et son papa Martin sont de sortie avec Mao, adorable labrador de deux mois. Il y a également Petre et aussi Spike, un la-

brador de cinq ans. Arrivent un american staff, puis Malo, un jack-russell, avec sa maîtresse bientôt suivie de Riwanon et de Paco, un shiba inu. Les chiens courent dans tous les sens, se flairent, se chamaillent et font connaissance, heureux de pouvoir courir en liberté.

Tout ça ressemble à une cour de récré et, évidem-

ment, quelquefois des disputes éclatent. Comme le dit Samuel, « ça devient vite cocotte-minute lorsqu'il y a trop de chiens et trop d'émotions à gérer », les coups de dents peuvent alors vite partir.

Bientôt un autre caniparc ?

Tous viennent plus ou moins régulièrement, suivant qu'ils habitent à côté ou plus loin. Petre et Spike, les plus chanceux, vivent juste en face et viennent trois fois par jour. Les autres, plutôt le week-end car venant de plus loin, côté 19^e ou porte de La Chapelle, comme Riwanon qui déplore que les chiens, même tenus en laisse, n'aient (toujours) pas droit de cité au nouveau parc Chapelle-Charbon. En effet, comme l'indique la Mairie de Paris sur son site, « l'accès des chiens tenus en laisse est autorisé au sein des jardins ne comportant pas d'aires de jeux pour enfants et dans certains parcs signalés comme tels ». Malheureusement Chapelle-Charbon, malgré sa taille, n'en fait pas partie. Mais patience, un espace canin est prévu dans la deuxième partie du parc qui devrait ouvrir en... 2025. ●

SYLVIE CHATELIN

Accessible tous les jours aux heures d'ouverture des Jardins d'Eole. Autre espace canin, au square Nadar, 2 rue Saint-Éleuthère, de 8 h à 10 h, de 12 h à 15 h et de 18 h à 20 h.



Jean-Claude N'Diaye

En bref...

UNE NOUVELLE BOUTIQUE EMMAÛS

Annoncé pour octobre dernier, le troisième magasin de la communauté Emmaüs de Paris dans notre arrondissement devrait finalement ouvrir ses portes début mars. Un retard lié aux travaux dans l'immeuble de Paris Habitat qui l'héberge. A quelques dizaines de mètres du métro Marx Dormoy, le local s'étend sur 110 m². L'association y proposera des objets d'occasion, principalement de la vaisselle, des jouets, des livres, de l'électro-ménager et quelques meubles. Pour les vêtements, il faudra aller au 105 rue de Clignancourt ou au 27 boulevard Marguerite de Rochechouart (côté 9e). Les trois boutiques sont ouvertes les mardi, mercredi et vendredi de 13 h 30 à 18 h 30 et le samedi de 10 h à 18 h 30.

FLORIANNE FINET

Nouvel Emmaüs: 72bis rue Marx Dormoy

FÊTE DES RETROUVAILLES

Depuis mars 2020, malgré l'épidémie de Covid, les restrictions et les confinements, les P'tits dej's solidaires ont tenu bon et ont continué d'offrir tous les matins un café ou un thé chaud et une collation à leurs « invités », ceux et celles qui, pour la plupart, ont dormi dehors. Le samedi 19 mars, une grande fête des retrouvailles sera l'occasion de réunir « les forces joyeuses » qui depuis deux ans permettent ce petit miracle quotidien, bénévoles, invités et au-delà tous ceux qui voudront s'y joindre pour « renouer, respirer et rugir ». Il y aura de la danse avec la Permanence chorégraphique de La Chapelle et de jeunes danseurs londoniens, de la musique, à boire, des crêpes, des échanges et surtout des sourires et des rires. Prélude joyeux au Grand Carnaval initialement prévu l'année dernière (lire notre numéro d'avril 2021) et reporté au vendredi 20 mai (pour les enfants) et samedi 21 mai (tous ensemble). Des moments festifs et solidaires bienvenus !

SYLVIE CHATELIN

Samedi 19 mars, à partir de 9 h 30, cour du Maroc, Jardins d'Eole
Facebook.com/ptitsdejsolidaires

QUAND LE 18^E SE FAIT BEAU

L'atelier Armand Nouvet Architecture vient d'être distingué par le prix IO + I décerné chaque année par la revue spécialisée d'a. C'est un bâtiment abritant deux crèches et 25 logements sociaux, donnant sur la rue de l'Evangile et la place Hébert, qui est récompensé. Des constructions caractérisées par une très grande luminosité comme le sont les nombreux projets menés à bien par cet atelier dans l'arrondissement (maternelle rue de Torcy, immeubles d'habitations et ateliers-logements à Chapelle International, logements sociaux à la jonction des rues Pajol et Philippe de Girard...). SM

UN JARDIN PARTAGÉ PRIVÉ D'EAU ?

A l'approche des beaux jours, une bonne nouvelle viendra-t-elle rassurer les jardiniers d'Ecobox ? Tout est prêt pour l'arrosage des arbustes, plantes et fleurs... en attendant le précieux liquide.

Les bacs de collecte d'eau de pluie sont pleins, mais quand il faudra arroser les semis de printemps, ils n'y suffiront pas », se désole Catherine, adhérente du jardin partagé Ecobox qui nous en ouvre la grille. Sous le soleil hivernal, le lieu est enchanteur. Au milieu des lampions et décorations suspendus, on découvre les diverses cultures hors sol, la petite prairie, le verger, la terrasse avec vue sur le Sacré-Cœur, le poulailler et moult tables et sièges, invitant à goûter la gaieté et la sérénité de ce bout de nature posé le long des voies ferrées, impasse de La Chapelle.

Une ombre au tableau

Mais au cœur de toutes les préoccupations des adhérents, une menace de taille se profile, le manque d'eau. Comme le rappelle notre guide, le jardin n'est toujours pas branché au réseau d'eau, malgré plusieurs demandes auprès de la Mairie. « Ecobox est installé sur sa parcelle actuelle depuis 2015, précise Catherine. Nous avons signalé tout de suite que notre robinet et notre compteur étaient toujours sur notre ancien site, de l'autre côté de l'impasse. Plusieurs élus sont venus et nous ont assuré qu'une arrivée d'eau serait bientôt installée sur le nouveau lieu. Un robinet, posé par nos soins, nous permettait encore voici



Jean-Claude N'Diaye

quelques semaines d'arroser notre jardin tant bien que mal. Mais il a été détruit par la société GBR lors de travaux sur l'immeuble voisin. Notre compteur a aussi disparu. Nous n'avons donc plus aucun accès à l'eau, si ce n'est un robinet provisoire que GBR a installé en remplacement de l'ancien, toujours de l'autre côté de l'impasse ».

Le temps presse

Avec le retour du soleil, les besoins en eau sont importants pour les plantations posées sur le bitume de cet ancien parking. « La température de la serre peut monter jusqu'à plus de 40° et dès les beaux jours, l'ensemble des plantations nécessite jusqu'à cinq heures d'arrosage journalier ».

Contacté par *Le 18e du mois*, Victor Delescluse, collaborateur du maire chargé des espaces verts et de l'agriculture urbaine, a répondu qu'il a « le même objectif qu'Ecobox, à savoir la création d'un point d'eau dans le jardin pour le printemps de cette année ».

Depuis, rendez-vous a été fixé au 8 mars par la direction des espaces verts et de l'environnement afin « d'identifier le réel besoin du jardin partagé et ainsi répondre techniquement à la demande ».

Alors gageons que le branchement pour une arrivée d'eau au sein du jardin sera bientôt effectivement réalisé et la menace de voir se perdre tout le travail de végétalisation réalisé depuis six ans définitivement... tombée à l'eau. ● MAGALI GROSPERRIN

ÉVANGILE-CHARLES HERMITE



Jean-Claude N'Diaye

Le village d'hiver de Chapelle International

Le 12 février, c'était la fête dans le square du 21 avril 1944 (date à laquelle les femmes françaises ont (enfin) obtenu le droit de vote). Initiée par l'équipe de développement local du 18e et par Vivre au 93 Chapelle, elle se voulait conviviale, moment de partage et de rencontre pour les habitants, les associations et les commerçants de ce nouveau quartier et au-delà. Pari réussi avec une belle affluence, de la danse, de la musique, des clowns et une ferme pédagogique avec ses animaux miniatures qui ont fait le plaisir des enfants. Le 18e du mois y était et y sera de nouveau pour l'édition de printemps.

À BOIRE ET À MANGER, NOURRIR PARIS

Les communes environnantes ont longtemps nourri Paris et suffi à son approvisionnement alimentaire en produits locaux jusqu'au tout début du XIXe siècle. Avec les nouveaux moyens de transport et de conservation apparaissent les produits « exotiques » et lointains. Avant le retour du local avec les jardins partagés et l'agriculture urbaine. La capitale redeviendra-t-elle un jour auto-suffisante ?

Lévy E. et L. & Cie, Photographe, Editeur, Imprimeur



Les Halles 1904- Musée Carnavalet

Au Moyen-âge, Paris est déjà une très grande ville et il faut nourrir tous ces habitants qui n'ont pas tous, loin de là, un jardin ni un verger ! Seules les seigneuries et les congrégations religieuses ont accès à ces « circuits très courts » et produits ultralocaux. Ce sont les communes environnantes qui pendant longtemps fournissent l'essentiel des denrées : froment et seigle de La Courneuve, choux d'Aubervilliers, vin de la Goutte d'Or. Ensuite, le développement des transports, les évolutions des modes de conservation des aliments donnent accès à des produits de plus en plus nombreux et de plus en plus lointains. Et, peu à peu, la ville dévore la campagne, repoussant toujours plus loin les zones de production...

Les nouvelles constructions à proximité des berges de la Seine excluent les paysans de l'actuel hypercentre de Paris. Raisin, céréales, fourrage,

marachage, pommes et poires sont produits dans les domaines seigneuriaux ou ecclésiastiques qui ont de grands jardins. Les denrées nourrissent ceux qui possèdent ces terres et ceux qui vivent dans la proximité, mais n'ont pas accès à un lopin de terre. C'est le cas par exemple à Montmartre avec l'abbaye.

Pain et alimentation variée

Dès le XIIe siècle le pain s'impose, mais la nourriture est variée : au menu, on trouve des légumineuses notamment des pois, des fèves. On ne néglige pas les produits transformés : fours et moulins sont nombreux et de très nombreuses boutiques de transformation spécialisées se développent comme les charcutiers ou les talemeliers, ancêtres des boulangers. On consomme beaucoup de pain, le pain de seigle, cuit en une grosse miche ronde, compacte et non salée. Le poisson et la viande sont

rare et réservés aux plus riches alors que les gens simples mangent de temps en temps du porc, qui divague dans les rues, ou du hareng fumé, salé ou séché, venu de la mer du Nord par cette voie qui deviendra la rue des Poissonniers. On boit aussi du vin local, l'appellation Goutte d'Or existait déjà en 1474 et était, paraît-il, réputée.

Le pouvoir royal favorise l'établissement de marchands regroupés en corporations. On trouve réunies, à proximité, les différentes branches de commerce alimentaire. En témoigne le nom de certaines rues à Paris et dans les centres villes. Parallèlement, se met en place le contrôle du territoire rural de proximité pour assurer la nourriture des citadins, « le pain quotidien », et éviter les pénuries. Un vaste réseau d'officiers municipaux surveille le parcours des denrées, le paiement des taxes et le respect des règles sanitaires. La traçabilité avant l'heure !

La bière, un moyen de conservation

La corporation des « forts » apparaît aussi dès le Moyen Âge. Ils sont affectés à un type de produit précis, la volaille, la viande ou les légumes et ils doivent, de nuit, transporter les marchandises de leur lieu de déchargement vers leur lieu de vente. Les difficultés de stockage et de conservation pour les céréales et les légumineuses, entre autres, sont nombreuses, à cause de l'humidité et des parasites et c'est pourquoi le sel est un enjeu aussi important, pour la conservation des aliments. Pour conserver les grains, une possibilité consiste à les transformer en bière qui peut être brassée à partir de toutes les céréales disponibles, et pas seulement de l'orge, avec d'autres plantes comme le genièvre ou le myrte des marais. De fait, comme il n'y a pas de houblon, c'est une cervoise qui est obtenue ; elle peut se conserver sur une année et se révèle un aliment nourrissant auquel on ajoute parfois des fruits ou du miel. Une bière locale qui ne ressemble pas beaucoup à celles que nous consommons aujourd'hui ! En fait, une autre façon de consommer des céréales.

On mange dehors ou on emporte

Et où mange-t-on ? Les marchands préparent des plats à emporter qui peuvent être consommés sur place, dans la rue ou chez soi. On peut s'offrir des pâtés de viande, des tripes de porc, des tourtes, des potages et des ragoûts. A Paris, en 1313, on compte plus de 500 tavernes soit une pour 410 habitants ! Ce sont des lieux d'intense vie sociale. Bien sûr, on peut avoir en tête les banquets princiers accompagnés de fêtes et de spectacles somptueux. Mais ils sont rares et réservés à une élite : ils ont vocation à assurer le prestige de ceux qui les organisent.

Au XVI^e siècle, François I^{er} s'engage dans la rénovation du quartier des Halles. On achète alors dans des galeries couvertes les produits du quotidien, mais aussi dans les marchés spécialisés, marché au blé, aux poissons, aux fruits et légumes ou auprès des innombrables marchands ambulants qui sillonneront la ville jusqu'à la fin du XX^e siècle et seront immortalisés par Eugène Atget. Dans les années 1960, on voyait encore, par exemple rue Lepic, des marchandes très spécialisées avec leur charrette à bras, un moyen de transport repris récemment par La Bonne Tambouille.

Les céréales circulent aussi sous forme de farine, de biscuits, de pâtes depuis l'arrivée en France de Catherine de Médicis, et, inévitablement, de cervoise. Dès la fin du XVI^e siècle on connaît la pomme de terre. Originnaire du Pérou et « découverte » par les Espagnols en 1537, elle arrive en Europe. Au début elle n'a pas de succès, on la trouve fade et elle pousse dans le sol, ce qui nuit à sa réputation. Comme toutes les racines, elle apparaît comme la nourriture des basses classes, impure, alors que les oiseaux par exemple ou tout ce qui s'élève au dessus du sol et rapproche de Dieu est bon pour les hautes classes. À cause de cette idée largement répandue, les nobles ne touchent presque jamais aux navets ou aux carottes, des racines peu chères et faciles à cultiver. Ce n'est qu'au siècle suivant que la patate commencera à être vraiment cultivée et appréciée, notamment en cas de disette ou de famine.

« Le mur murant Paris rend Paris murmurant »

Au XVIII^e siècle, la population augmente significativement, les constructions se multiplient et les transports se développent. Les produits venus de l'extérieur sont plus nombreux, par nécessité, et de nouveaux produits sont mis sur le marché. Les plantes du « Nouveau Monde » comme les haricots



Les Halles Centrales entre 1890 et 1920
Vente au détail des fruits et primeurs
Musée Carnavalet

verts sont peu à peu cultivées en Ile-de-France et l'alimentation se diversifie.

Jusqu'au tout début du XIX^e siècle, Paris est autosuffisant mais en parallèle avec l'amélioration des techniques de conservation, les transports, chemins de fer, canaux, routes, se développent et les marchandises arrivent de régions de production de plus en plus éloignées : de toute la France, d'Europe et, fait nouveau, des colonies. C'est le début de la mondialisation avec le café, le sucre, qui sont consommés par tout le monde alors qu'avant ces produits exotiques étaient rares et chers, donc réservés à un petit nombre.

Pour contrôler, on a construit une nouvelle enceinte, le mur des Fermiers généraux juste avant la Révolution. L'idée est de percevoir aux points de passage, les fameuses *barrières*, un impôt sur les marchandises qui entrent dans la ville et de lutter contre la contrebande. « *Le mur murant Paris rend Paris murmurant* » dit bien qu'il est fort impopulaire car associé au fisc. Les restaurants se diversifient et c'est le moment où l'on crée les « bouillons » redevenus à la mode comme celui qui s'est installé à Pigalle il y a peu de temps.

A partir de 1850, les Halles Baltard sont installées en plein centre de Paris et des chaînes de magasins s'installent : Nicolas pour le vin et pour l'épicerie, des marques aujourd'hui disparues comme Julien Damoy ou Félix Potin. Se développent aussi les coopératives alimentaires, telle celle du 7 rue de Trétaigne, dans le bâtiment construit par Henri Sauvage ou les soupes populaires. Des exemples qui sont repris actuellement avec la Coopaparis ou La Louve, selon des modèles contemporains. Est-ce à dire que c'en est fini des famines ? Quand il est difficile d'approvisionner la ville, par exemple pendant le siège de Paris par les Prussiens en 1870 et 1871, la pénurie est massive.

Retour à l'ultralocal ?

Lorsque les fortifications sont démolies, au début du XX^e siècle, se développe une agriculture intensive, horticole et surtout maraîchère sur les terrains

découverts. Les plants sont irrigués et forcés par chauffage et le rendement est bon. En témoignent les photographes, envoyés par Albert Khan pour sa collection les Archives de la planète, qui ont immortalisé la porte de La Chapelle et ses jardins en 1929. Mais cela ne durera qu'un temps, les immeubles auront raison des terres cultivées.

Ce n'est qu'au tournant du XX^e siècle que l'on s'intéresse à nouveau à « *cultiver local* » dans les jardins partagés. Se « *reconnecter à la terre* », découvrir le cycle des végétaux, favoriser les rencontres entre générations et entre cultures est

Jusqu'au tout début du XIX^e siècle, Paris est autosuffisant mais en parallèle avec l'amélioration des techniques de conservation, les transports, chemins de fer, canaux, routes, se développent et les marchandises arrivent de régions de production de plus en plus éloignées.

alors plus important que produire pour assurer le ravitaillement. Il y en a dans tout notre arrondissement : Les Jardins du ruisseau, le jardin L'Univert, le jardin Richomme, celui du square de Jessaint, du Bois Dormoy, le Trèfle d'Éole, Ecobox et le dernier-né, le jardin partagé de Chapelle Charbon.

Plus récents encore, les vergers et fermes urbaines ont une ambition environnementale, économique et sociale. On peut désormais acheter des endives, des champignons, des herbes aromatiques produits par La Caverne, à La Chapelle, dans un ancien parking. On peut manger (parfois !) des œufs des poules de La Recyclerie et du miel de différents ruchers, sans compter le vin des vignes de Montmartre et de quelques autres arpents. Mais évidemment, hors de question de nourrir Paris avec les produits de l'agriculture urbaine ! ●

DANIELLE FOURNIER

EXPO

HEY ! LE DESSIN

Le dessin est mis à l'honneur à la Halle Saint-Pierre avec les œuvres d'une soixantaine d'artistes internationaux.

Cette quatrième exposition, montée en collaboration avec la revue *Hey! modern art and pop culture*, constitue une interpellation de principe qui manifeste son intention de sensibiliser le public aux productions artistiques alternatives et à la pop culture. Et une fois de plus, l'étonnement, la curiosité et la découverte sont au rendez-vous.

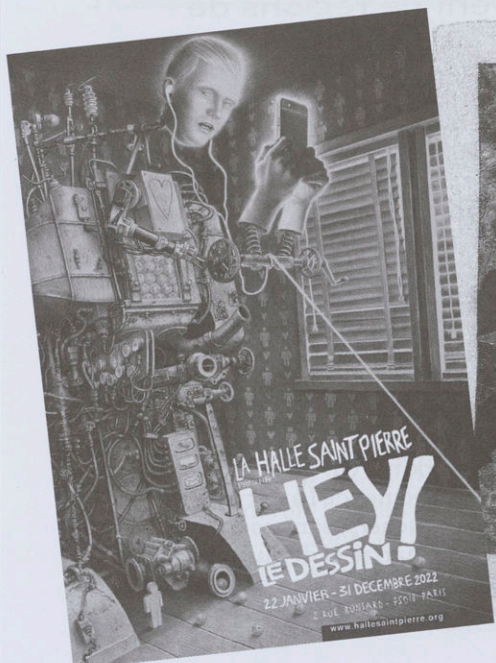
La scénographie s'inspire des deux espaces de la Halle : sombre, mystérieuse au rez-de-chaussée, labyrinthique et lumineuse au premier. Sur ces deux niveaux sont réunis soixante artistes venus de trente pays différents, avec un accent mis sur trois thématiques inédites : l'art carcéral avec des œuvres nées sous la plume ou le stylo de prisonniers japonais attendant la peine capitale dans les couloirs de la mort, l'art du tatouage traité sur le plan historique à travers l'étude du docteur Charles Perrier au XIXe siècle et l'art du graffiti traité dans l'optique de faire de la lettre ou du mot « un tissu vivant ».

Témoins de chaos intérieurs

Les thèmes abordés renvoient celui ou celle qui déambule à des questions de tous temps essentielles au cœur des humains, le sexe, les croyances et la mort. On pense à Jérôme Bosch face aux univers visionnaires de la plupart des artistes : broderies et céramiques rappelant les signes découverts sur les pierres du désert ou les temps mayas se

répondant dans l'œuvre de Serge Paillard. Murielle Belin ordonne le temps en saisons et en jours peints dans lesquels la beauté du monde met toujours en scène sa propre fin. Alfred Eugène Courson mêle le rêve à la guerre. Serge Isupov accueille le visiteur avec des porcelaines tendres et raffinées aux visages doubles.... Ces créations en solitaire, fruits de l'expérience de l'enfermement, de la violence, le plus souvent de parcours chaotiques ou discrets, traduisent de la part de ces artistes de la marge un besoin d'expression irrépressible, souvent obsessionnel. Elles nous ouvrent également des portes vers le rêve, l'utopie comme ces cathédrales vertigineuses dessinées le soir dans sa cuisine par le cantonnier Marcel Storr. En référence aux premiers traits découverts dans les grottes de la préhistoire, le dessin d'art brut, magnifié dans cette exposition qui ne se veut pas exhaustive, quel que soit son support, mur, feuille de papier, terre, toile, porte une parole réparatrice, résistante, symbolique. Il n'est pas seulement préparation à une œuvre, comme il fut longtemps considéré, mais il peut en révéler les méandres, les repentirs, mais aussi vivre sa vie propre. ● DOMINIQUE BOUTEL

Hey ! le dessin, Halle Saint-Pierre, jusqu'au 31 décembre 2022, ouvert en semaine de 11 h à 18 h, le samedi de 11 h à 19 h, le dimanche de 10 h à 18 h, 2 rue Pierre Ronsard, métro Anvers.



Oklo, d'Anaïs EYCHENNE

THÉÂTRE

APRÈS LE CHAOS



Un seul en scène déchirant pénètre le cœur et l'esprit de la mère d'un jeune terroriste en Occident.

Fanny Gaëlle Gentet



J'attendais les larmes parce qu'elle m'aurait fait du bien. Elles m'auraient lavée, soulagée, désétouffée, mais elles ne venaient pas. » Seule sur scène, une femme, une mère décrit l'indicible. Son fils est mort dans une fusillade... C'est lui qui tenait l'arme. Personne pour la consoler, pour la détourner de cet incommensurable sentiment de culpabilité. Que n'a-t-elle pas vu ou fait pour l'empêcher de commettre cet irréparable ?

Pense-t-on jamais aux parents des terroristes, à leur douleur, à leurs sentiments, à la condamnation à vie que scellent les gestes de leur rejeton ? C'est de ce questionnement qu'est partie Elisabeth Gentet-Ravasco pour écrire ce spectacle. Le monologue, le décor et le costume simples se prêtent particulièrement à l'identification, à l'absorption de la douleur évoquée. Une comédienne seule, droite, le plus souvent entre deux panneaux sur lesquels sont projetées des images vidéos : une neige télévisuelle, des nuages, de la pluie,

des silhouettes, des lueurs synaptiques... Et une chaise recouverte d'un linéol blanc sur laquelle la comédienne se pose parfois du bout des fesses.

La performance de Véronique Augereau emmène le spectateur au cœur de la douleur. On oublie vite que la voix de cette comédienne de talent double aussi de nombreuses actrices américaines. Elle navigue entre son questionnement, sa torture intérieure et son adresse à la société, aux policiers qui l'interrogent, à ses autres enfants, aux journalistes qui se pressent sans dignité aucune pour recueillir son témoignage.

Le dénouement est aussi glaçant que le récit est douloureux. Il faut ensuite quelque temps aux spectateurs pour quitter leur fauteuil. Lorsqu'elle salue, Véronique Augereau a les larmes aux yeux. Le masque de la souffrance est difficile à retirer. ● SANDRA MIGNOT

Jusqu'au 6 avril, les dimanches à 20 h 30, les lundis, mardis, mercredis à 21 h, à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, 01 42 33 42 03, Métro Abbesses ou Blanche.



GEORGES MÉLIÈS, LE GRAND ILLUSIONNISTE

L'Association de promotion des arts visuels (APAV) créée en novembre 2019 par deux habitants du 18^e, Florence Goyer et Pascal Friauf, organise en collaboration avec la cinémathèque Méliès une journée exceptionnelle autour de Georges Méliès, pionnier du 7e art et des effets spéciaux.

Cent vingt ans que la fusée est plantée dans l'œil de la lune dans le film culte de Georges Méliès, *Le Voyage dans la Lune*, et soixante ans depuis la création de la cinémathèque Méliès. Florence et Pascal, passionnés de magie et admirateurs du réalisateur, ont concocté à cette occasion « Magie et cinéma : une journée avec Georges Méliès » en collaboration avec Anne-Marie Quevrain, son arrière-petite fille.

Pas besoin d'être magicien soi-même pour en apprécier le contenu (réservé cependant aux adultes).

Au programme - à travers cinq conférences de vingt à trente minutes - les théâtres forains (les premières « salles de cinéma »), suivi des magiciens du théâtre Robert-Houdin (dont Méliès était propriétaire) et des trucages cinématographiques, sa spécialité. Pascal Friauf parlera des liens entre le cinéaste, le magnétisme et le spiritisme. Anne-Marie Quiévrain, elle, partira à la recherche de ses trésors perdus.

Trucages

Autre temps fort, l'atelier trucages où nous verrons comment Méliès arrive à se dédoubler dans *L'Homme orchestre* ou à s'arracher six fois la tête dans *Le Mélomane*. S'ensuivra la projection de nombreux films, tous récemment numérisés en 4K par la cinémathèque Méliès, dont la meilleure copie retrouvée à ce jour du *Voyage dans la Lune*. Comme cela se faisait à l'aube du XXe siècle, ils seront « bonimentés » par Marie-Hélène Leherissey et accompagnés par la musique composée par Lawrence Leherissey, tous deux arrière-petits-enfants de Georges Méliès. Une journée magique, à ne pas manquer ! ● SYLVIE CHATELIN

Le dimanche 3 avril, de 10h à 18h, à l'Auditorium Yves Robert, 20 esplanade Nathalie Sarraute - Tarifs de 24 à 36 € la journée complète, réservation obligatoire <https://urlz.fr/hra8> - Possibilité de déjeuner (entrée + plat + dessert, 13 €) sur place chez Mam'Yoka, réservation avant le 14 mars - Informations complémentaires aapav75018@gmail.com

Documentaire

DANS UNE BULLE D'HUMANITÉ

Deux réalisateurs ont suivi des réfugiés en transit porte de La Chapelle. Dans ce centre d'accueil temporaire ils racontent leurs parcours, leurs espoirs, leurs drames.

Souvenez-vous, à l'automne 2016, la Ville de Paris avait installé, en lien avec Emmaüs et le Samu social, un camp d'accueil pour les réfugiés porte de La Chapelle (la fameuse bulle). Pendant 18 mois, Vincent Gaullier et Raphaël Girardot ont installé leur caméra dans ce lieu qui proposait aux réfugiés un suivi médical, administratif et un hébergement pendant cinq à dix jours.

Afghans, Ethiopiens, Erythréens, Iraniens, Soudanais, Tchadiens, Nigériens... sous nos yeux ébahis, émus ou indignés, ils nous racontent leur parcours d'exil avec son lot de violences dont ils taisent souvent les plus ignobles. Leurs visages sont marquants. Par exemple, cet Ethiopien qui s'étonne que son visage soit plus noir que ses bras car sur la route, le soleil l'a littéralement brûlé. Totalement épuisé, il nous conte son interminable fuite du Soudan à l'Italie. En Libye, il a connu des mois de prison, le racket (il a perdu 4 000 euros) pour se faire « revendre » plusieurs fois par des « businessmen »...

Dans cet océan de tristesse émergent quelques bulles d'espoir. Ce jeune Nigérien a connu la rue dans son pays. Il voudrait devenir « un être humain accompli » et rêve d'une carrière musicale. Son espoir ? Que « la France [soit] bonne pour [lui] ». Avec un Gitan réfugié de... Tchèque, il improvise l'enregistrement d'une chanson. Son visage est radieux. Le passage par la case préfecture est beaucoup moins joyeux. En vertu des accords

de Dublin, tous les réfugiés qui ont laissé leurs empreintes dans un pays européen doivent repartir théoriquement dans celui-ci pour demander leur statut de réfugié. On comprend que la plupart ne le feront pas ; ils vont s'enfoncer dans l'illégalité, avant une éventuelle régularisation. Ce parcours du combattant semble vraiment chercher à décourager (en vain) ceux qui ont risqué leur peau pour arriver chez nous.

Avec ses plans serrés, ces silences et toutes ces langues, ce documentaire propose une vraie immersion dans des réalités humaines qu'on est souvent loin de soupçonner. Sans misérabilisme, mais sans complaisance non plus. Le film a été distingué par le prix du documentaire au Festival du Film Social 2021 ●

NOËL BOUTTIER

Que m'est-il permis d'espérer ? de Vincent Gaullier et Raphaël Girardot, 97 minutes, en salles le 30 mars, avant-première le 14 mars (au Forum des images).



Expo

DE VERRE EN VERS

Galerie Canopy, 19 rue Pajol, métro La Chapelle, vernissage le 18 mars, exposition du 16 au 27 mars, ateliers les 17 et 23 mars à 15 h, soirée performance le 25 mars, espacecanopy.fr



Alison Grace Koelher

À l'occasion du printemps des poètes, l'artiste verrière Alison Grace Koelher expose son travail du verre coloré et ses poèmes. Des ateliers d'initiation au vitrail seront proposés au public pour aboutir à une œuvre collective et unique, faite de verres de récupérations et de chutes. ● SM

Fête de quartier

LA VOIE DES FEMMES AUX JARDINS DU RUISSEAU

8 mars
JOURNÉE
DES DROITS
DES FEMMES

Grande journée festive et mobilisatrice, conviviale et artistique autour des droits des femmes, de la place des femmes dans le quartier et dans la ville. Un aperçu du programme : chorale féministe, autodéfense, foot avec l'équipe minime de l'Olympique Montmartre, littérature (avec une bibliothèque LGBTQIA+), accès aux soins, ateliers pour enfants, expos d'illustratrices et photographes, etc. Restauration et buvette, bal populaire en fin de journée. Une occasion pour toutes et tous de profiter de la Petite Ceinture ferroviaire ! ● AK

Dimanche 3 avril, de 10 h à 19 h, 110 bis rue du Ruisseau lesjardinsduruisseau.fr

FESTIVAL ARTS ET SCIENCES

BINÔME, LE POÈTE ET LE SAVANT



Sept spectacles binômes réunissant des auteurs, chercheurs et thématiques différentes (climatologie, génomique humaine, intelligence artificielle, genre, réhabilitation, génie civil, paléoclimatologie) sont proposés avec la compagnie Les sens des mots. La chercheuse ou le chercheur devient l'objet d'étude d'une auteure ou d'un auteur de théâtre qui écrit une pièce de trente minutes, librement inspirée de leur rencontre. Elle est ensuite mise en lecture par les artistes de la compagnie, assortie d'une création musicale. Le

résultat est sensible, souvent drôle et offre un regard inhabituel sur la science et ceux qui la font. ● A.K.

Jeudi 17, vendredi 18 et samedi 19 mars à 21 h (14 h 30 pour le public scolaire), Théâtre de la Reine Blanche, 2bis passage Ruelle, métro La Chapelle, 01 40 05 06 96, reineblanche.com

LE 18^E EN SCÈNES

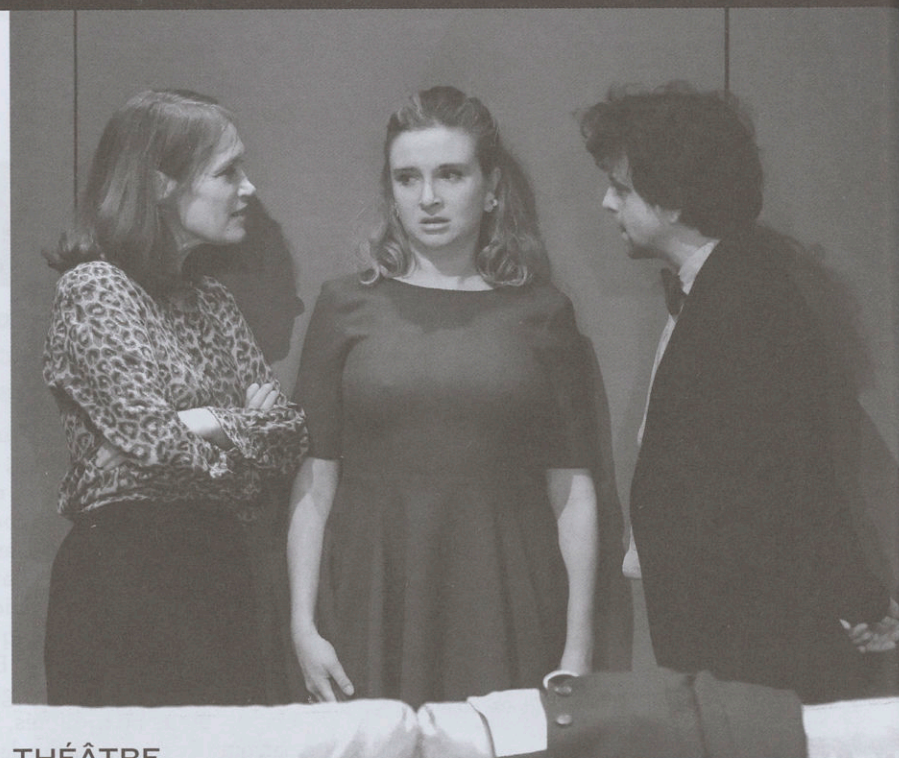
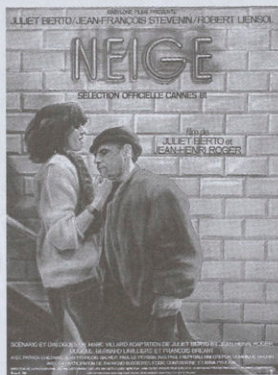
Notre arrondissement est une terre de tournages. Comme un album souvenir, cette rubrique revient sur un film d'hier ou d'aujourd'hui, présent dans nos mémoires ou tout à fait oublié.

NEIGE DE JULIET BERTO ET JEAN-HENRI ROGER (1981)

« Un film rhythm and blues sur huit cents mètres de boulevard : le rythme du cinéma, le blues de la vie ». C'est ainsi que leurs auteurs définissaient ce polar atypique presque entièrement tourné sur un boulevard de Rochechouart occupé par les forains. Juliet Berto et Jean-Henri Roger, ancien compagnon de route de Godard, vivent alors avenue Trudaine, avec vue sur le square d'Anvers. Il suffit de traverser la rue pour rejoindre Pigalle « la blanche ». Juliet a déjà beaucoup filmé le quartier. Avec Marc Villard, auteur de polars basé à Lamarck-Caulaincourt, elle bricole un scénario. L'histoire d'une population de marginaux : prostituées, travestis, petits voyous, souvent dépendants de la drogue. Villard est fasciné par les marabouts, les prêcheurs blacks, Juliet par l'univers de la boxe. L'amoureux de la serveuse Anita (jouée par Juliet) sera Willy (Jean-François Stévenin) un ancien pro du full contact. Sur ce tournage

à petit budget se cotoient plusieurs générations d'acteurs. Raymond Bussières est Pierrot, projectionniste au Moulin Rouge. Emouvant pour cet ancien du groupe Octobre de jouer à deux pas de chez Prévert. Le duo de jeunes flics Balmer-Chesnais poursuit un dealer jusqu'à l'intérieur du magasin Tati. La scène est filmée à travers la vitrine, la direction ayant refusé d'accueillir les caméras. La figuration est assurée par les gens du quartier. Seule exception : la brasserie où travaille Anita, sensée se trouver boulevard de Clichy. Le long comptoir, si esthétique, est celui de La Vieillesse, à Belleville. Le film dépeint les derniers jours d'une époque. La Nouvelle Vague se meurt. Les cinémas de quartier (le Delta, le Paramount Atlas, le Trianon) vivent entre porno et kung fu. Le Louxor se délecte de films orientaux. Aujourd'hui, l'une de ses salles porte le nom de Juliet Berto et Jean-Henri Roger. Neige, restauré, connaît une nouvelle sortie. A voir ou à revoir. ●

MONIQUE LOUBESKI



THÉÂTRE

UN TRIO INFERNAL

Des canapés dépareillés, une cheminée surmontée d'une statuette en bronze, une sonnette détraquée dans une salle d'attente ou un salon démodé : voici le décor de l'enfer sartrien.

Huis clos est né d'un défi. Il s'agissait pour le dramaturge, d'écrire une pièce en un acte avec trois personnages, chacun d'eux ayant un rôle équivalent et ne sortant jamais de scène. Après avoir songé à situer le drame dans une cave lors d'un bombardement, Sartre se décide pour un enfer très stylisé. Écrit en deux semaines en 1943, le spectacle sera créé au Vieux-Colombier quelques jours avant le débarquement allié.

Garcin (Maxime d'Aboville) est introduit le premier par un garçon d'étage en marcel. Goguenard, ce dernier tranquillise le journaliste : il n'y a ici ni pincés, ni huile bouillante. Bientôt se présentent Inès (Marianne Basler), employée des Postes et lesbienne affirmée puis Estelle (Mathilde Charbonneaux), une jeune femme frivole. Toutes deux sont surprises de ne pas retrouver « leurs morts ». Ces défunts tout frais peuvent encore voir ce qui se déroule sur terre. Garcin contemple la femme qu'il trompait effrontément qui récupère les vêtements dans lesquels on l'a fusillé. Inès constate que la chambre où elle a succombé au gaz avec sa compagne est déjà relouée. Estelle suit son propre enterrement, réalisant qu'on commence à l'oublier.

Chacun tente de se présenter sous son meilleur jour mais le vernis craque vite. Garcin, héros pacifiste, a déserté au premier feu. Inès, en séduisant l'épouse de son cousin, a poussé ce dernier au suicide. Estelle

a jeté par la fenêtre son bébé, fruit d'une liaison adultère.

Partager l'enfer

Inès est la plus lucide, elle comprend que chacun sera le bourreau des deux autres. Demeurer en permanence sous leur regard, sans répit ni repères, c'est bien cela l'enfer. S'aguicher, s'ignorer, se déchirer, rien n'apaisera leurs tourments.

L'auteur entrouvre la porte, leur laissant la possibilité d'agir. C'est le message envoyé aux spectateurs : « La liberté se trouve dans l'action et dans le rejet de toute dépendance. »

Cependant la pièce ne rebondit pas, ne se dénoue pas. « Continuons ! » dit Garcin. Dans cet endroit rectangulaire appelé à figurer un cercle de l'enfer, les personnages tournent en rond. L'enfermement, la séquestration, reviennent souvent dans l'œuvre de Sartre. Qui n'avait pas prévu que le public d'aujourd'hui aurait une petite expérience de la chose.

Jean-Louis Benoît, dans sa mise en scène, a tourné le dos à la solennité. Le garçon d'étage débraillé n'a rien d'un majordome stylé. Les trois dam-nés sont très vivants. Maxime d'Aboville est ténébreux, Marianne Basler, dure et prompte au sarcasme, Mathilde Charbonneaux, égoïste et futile. ●

MONIQUE LOUBESKI

Jusqu'au 18 mars, au Théâtre de l'Atelier, 1 place Charles Dullin, métro Abbesses ou Pigalle, du mardi au samedi à 19 h, 01 46 06 49 24 ou guichetsreservations@theatre-atelier.com

EXPO

UNE SAGA HAUTE EN COULEURS

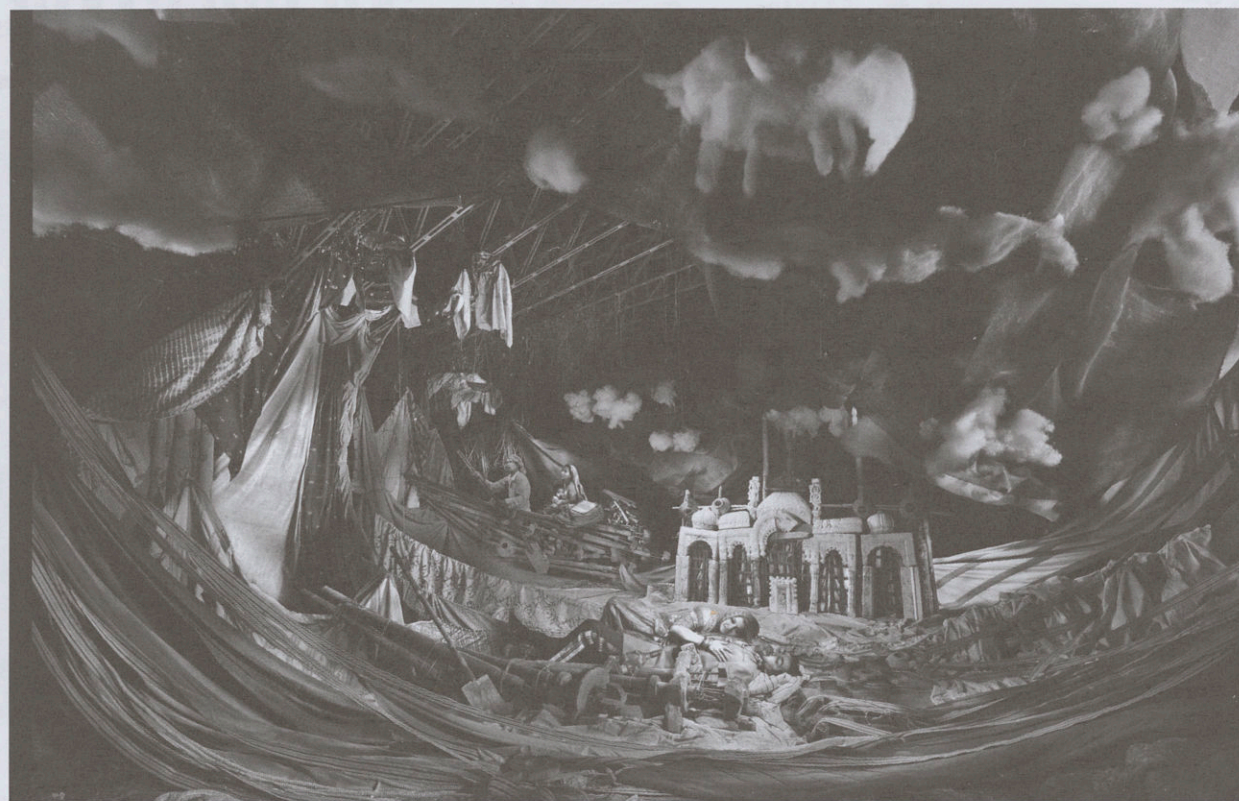
A la frontière entre le 10e et le 18e, carrefour de plusieurs communautés, une série de photos flamboyante et baroque raconte une fable indienne burlesque.

Le photographe Nicolas Henry a 20 ans lorsqu'il trouve un carnet d'écolier dont la couverture montre le Supershaktimaan, super héros hindou qui tombe amoureux d'une jeune femme musulmane, Shamina. Il s'intéresse alors à ces « Roméo et Juliette », tendance écolo, obligés de lutter contre le Shoppingmonster qui condamne la planète à une catastrophe écologique. Et à la fin de ce voyage initiatique entre Jaipur (Rajasthan) et Fès (Maroc), le couple aura réussi à réconcilier les deux communautés.

Depuis, l'artiste a réalisé dix-sept séjours en Inde et les cinquante compositions uniques exposées sur le Pont Saint-Ange sont le résultat de trois ans de travail pour cette ode à la tolérance religieuse et à la préservation de l'environnement.

Projet de partage

Photographies rehaussées intégrant peinture, collages, costumes et bijoux reprennent les traditions de travaux sur les photos que l'on retrouve dans toute l'Inde, principalement au début



Nicolas Henry

du XXe siècle. Nicolas Henry garde ce principe de mise en scène et décors construits sur place à partir d'éléments de l'environnement, avec une équipe d'artistes indiens.

Parmi les photos, on croise Ritu, « déesse des stratosphères et des voies lactées pleines de cornflakes » précise le photographe, un éléphant-jacuzzi ou un tsunami évoqué par des draps

et des tissus. Pour lui, ce récit en images est un « dialogue inter-religieux qui veut être un message de tolérance. Cet aspect multiculturel est fondateur de mon enfance. » En effet, Nicolas Henry vit à la Goutte d'Or « qui l'a

beaucoup influencé dans son travail » et ses grands-parents habitaient Little India, toute proche ! « Dans le contexte actuel, il est important de proposer des projets de partage. » ●

JEANNE FRANK ET ANNIE KATZ

Jusqu'au 8 mai sur le Pont Saint-Ange, métro La Chapelle, sous l'égide de l'Institut des cultures d'Islam, institut-cultures-islam.com Autour de l'exposition, l'ICI propose une visite contée des aventures de Supershaktimaan, le concert d'un groupe franco-indien, une conversation autour du climat.

Seule en scène

BONNE ANNÉE ! LA TYRANNIE DE LA PERFECTION



Entre rire et émotion, Didou Mignot, dans Bonne Année !, évoque durant une heure, la tranche de vie d'une femme face à ses contradictions. Vêtue d'un costume de licorne, « ridicule à l'extérieur, comme elle le dit, mais qui reflète comment le personnage se sent à l'intérieur », portée par la mise en scène loufoque et épurée d'Elric Thomas, la comédienne fait le ménage dans sa vie avec humour et sensibilité. Un face-à-face avec sa vie, la nôtre, qui s'adresse à tous, pour mieux se comprendre et enfin s'accepter ? Le texte, tonique (écrit par la comédienne), porte un message de tolérance et d'acceptation de soi et encourage à refuser la pression imposée par la société et le regard des autres. Comme elle le dit, « Grosse et moche, c'est l'impression que j'ai eue d'être un sacré bout de temps dans ma vie et qui m'a restreinte dans mon avancée ». Elle semble bien s'en être libérée ! ●

S.C.

Jusqu'au 24 juin, au Théâtre Pixel, 18 rue Championnet, métro Simplon, jeudi et vendredi à 19 h 30, relâche les 26 et 27 mai, 01 42 54 00 92, theatrepixel.org,

THÉÂTRE JEUNE PUBLIC

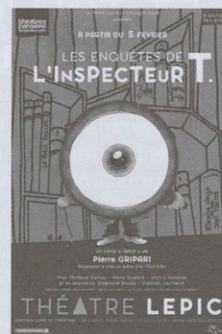
LES ENQUÊTES DE L'INSPECTEUR T.

T. pour Toutou, inspecteur du conte « défait » de Pierre Gripari, auteur des célèbres Contes de la rue Broca. Lorsque le grand méchant Loup, la Reine ou le Prince charmant le sollicitent pour retrouver le Petit Chaperon rouge, Blanche-Neige ou la Belle au bois dormant, tout part en vrille. Car T., lui répète son miroir magique, est très beau et très bon mais pas intelligent. Croyant bien faire, il met la pagaille et emmêle le cours des contes de notre enfance. Il marie le Prince charmant avec la Mère-grand ou empêche le Loup de manger cette dernière. Heureusement, la fée Rutabaga veille au grain et, d'un coup de baguette magique, remet de l'ordre dans tout ce désordre.

Dans une adaptation et une mise en scène d'Éric Fauveau, ce spectacle fait la part belle à l'humour et aux quiproquos et devrait plaire aux plus jeunes, comme à leurs parents. ●

S.C.

Jusqu'au 10 avril, au Théâtre Lepic, 1 avenue Junot, métro Caulaincourt ou Abbesses, samedi et mercredi à 15 h, dimanche à 14 h, à partir de 6 ans, 01 42 54 15 12, theatrelepic.com



Danse

SÉQUENCE DANSE AU 104,
10^E ÉDITION !

Le festival présente un état des lieux de la danse contemporaine, avec les résidents du lieu et des artistes invités.



La scène contemporaine internationale de la danse se retrouve au 104, pour le festival Séquence Danse Paris. Il explore les langages contemporains du corps et les questions sur nous, nos sociétés, l'histoire, que la danse pose de façon incarnée. Riche en créations, le festival s'associe avec d'autres lieux : L'Etoile du Nord, la Ménagerie de verre (11e), l'Espace 1789 (Saint-Ouen) pour décliner un état de la danse d'aujourd'hui. Ainsi, se produiront les danseuses (eurs) en résidence au 104, Leila Ka, le duo Delgado Fuchs augmenté d'un porteur acrobate, Valentin Pithoud, le graphiste, plasticien, danseur et chorégraphe, Smaïl Kanouté

(lire notre n° 270), le danseur engagé Alexandre Fandard, Ayelen Parolin et bien d'autres.

Des artistes sont également invités : Olivier Dubois, Raphaëlle Delaunay, Christian Rizzo présenteront leur dernière création ou revisiteront des œuvres plus anciennes. *Acoustique*, dernière chorégraphie de Sandrine Lescourant, jeune artiste fondatrice de Hip Hop Hope, associe six professionnels et un groupe d'amateurs. L'Italien Alessandro Sciarroni, avec *Turning Orlando's version* tisse – sur les pointes – une relation entre l'héritage classique et la modernité. *Long Play (LP)* invitera à explorer, aux côtés des danseurs du Ballet national de Marseille, différentes formes de transes, d'inspiration profane ou rituelle. La musique, la vidéo, un spectacle pour enfants de Kaori Ito s'inviteront également dans ce festival aux propositions toujours renouvelées. ●

DOMINIQUE BOUTEL

Du 17 mars au 21 avril au CentQuatre, 5 rue Curial, métro Stalingrad ou Riquet, 104.fr

THÉÂTRE

QUAND LA TÉLÉ S'INVITE
AU SPECTACLE

Loris von Sibenthal

Humour, théâtre et art lyrique se mêlent avec bonheur et simplicité sur la scène du Funambule, dans un spectacle aux airs de télé-réalité.

Une opérette est jouée sur scène pour la 5 000^e fois. Vaudeville sur fond de lutte des classes : un entrepreneur veut fourguer l'entreprise familiale de confection de cigares à son employé, avant que les conséquences judiciaires de ses nombreuses erreurs de gestion ne lui retombent dessus ; mais l'ouvrier confond l'objet à céder avec la bourgeoisie de son indélicat patron. Succès remarquable, la pièce (baptisée *Le Présent*) est filmée et

retransmise en direct, façon Au théâtre ce soir, les coulisses en plus.

C'est ce qui fait l'originalité de ce spectacle mélangeant habilement la scène et l'envers du décor. Interview pendant l'entracte, où le quotidien de la vie d'artiste paraît soudain beaucoup moins excitant qu'imaginé, interventions d'un animateur aux harangues dignes d'une fête foraine, intervention des rôles, répétitions...

Davide Autieri (qui joue Gérard de Mérieux, l'industriel) et Leana Durney (l'une des deux Dominique de l'indispensable couple de domestiques) sont à l'origine de la pièce, avec leur compagnie neuchâteloise Comiqu'opéra. Le tout mis en scène de main de maître par Robert Sandoz. Les situations sont cocasses et l'on ne s'ennuie pas une seconde (la pièce est d'ailleurs conseillée dès 7 ans). A la fois loufoque et virtuose – les chanteurs-comédiens sont excellents dans leurs deux registres – la troupe de Encore une fois n'émet pas la moindre fausse note, malgré une construction narrative risquée. Cerises sur le gâteau : le pianiste, en direct forcément, et l'hilarante scène de décès. Mais n'en révélons pas trop sur ce spectacle à voir absolument. ●

SANDRA MIGNOT

Théâtre

ET TOUJOURS SUR SCÈNE

CHANGER L'EAU
DES FLEURS

Un homme et une femme réunis dans un cimetière par les liens qui unissent les vivants et les morts.

Du mercredi au vendredi à 21 h, le samedi à 19 h et 21 h, le dimanche à 16 h et 18 h, jusqu'au 17 avril
Au Théâtre Lepic, 1 avenue Junot, métro Lamarck-Caulaincourt, theatrelepic.com

LES TÉMOINS

Quand un candidat d'extrême-droite remporte l'élection présidentielle et met sous haute tension la rédaction d'un journal.

Les jeudis, vendredis, samedis à 21 h, les dimanches à 17 h jusqu'au 3 avril à la Manufacture des Abbesses, 7 rue Véron, métro Abbesses ou Blanche, manufacturedesabbesses.com

LA FOLLE ET
INCONVENANTE HISTOIRE
DES FEMMES

Une galerie de personnages féminins, entre humour et engagement.

Les jeudis, vendredis, samedis et dimanches de mars, à 19 h ou 21 h
Au Funambule, 53 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt, funambule-montmartre.com

FRÉDÉRIC SIGRIST,
SUPERHÉROS

Un seul en scène incisif qui revisite les héros de la pop culture.

Les lundis et mercredis à 19 h ou 21 h, en mars et avril, Au Funambule, 53 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt, funambule-montmartre.com

BÉBÉS CONCERTS
LES VENTS DANSENT

Valse, polka, tango et ragtime lors de ce concert pour les plus petits et leurs parents.

Samedi 12 mars à 10 h, 11 h 15, 15 h et 16 h 15 et dimanche 13 mars à 10 h et 11 h 15 Au théâtre de l'Atelier, place Charles Dullin, métro Anvers ou Pigalle, theatre-atelier.com

Encore une fois, jusqu'au 3 avril au Funambule, 53 rue des Saules, métro Lamarck-Caulaincourt, du mercredi au samedi, à 19 h ou 21 h, les dimanches à 16 h, funambule-montmartre.com

Le saviez-vous ?

Le 18^e du mois existe depuis 1994. L'histoire de ses débuts a été écrite par un des fondateurs du journal, Jean-Yves Rognant. Extrait...

À L'ORIGINE...

Quelques dizaines d'habitants qui ont décidé de faire ce journal. Certains d'entre eux avaient ou avaient eu des responsabilités administratives, culturelles, syndicales, politiques assez diverses, d'autres étaient de simples citoyens. Ils se rencontraient dans des manifestations pour l'école, contre la ghettoïsation, la montée de la misère, les expulsions d'habitants vers les banlieues, le bruit, la pollution. Ou bien dans des fêtes, à des spectacles, dans des bistrotts, ces bistrotts du 18^e

où l'on parle des heures, où l'on refait le monde. Ils faisaient le même constat : l'insuffisance de démocratie locale, et d'abord l'insuffisance d'information. Dans cet arrondissement, il se passe beaucoup d'événements, mais qui le sait ?

Sur un coin de table

La presse, les médias nationaux ou parisiens avaient tendance à décrire ce bout de Paris de façon négative. Ce 18^e pétri d'histoire, composé de quartiers fort divers, nous semblait avoir besoin d'autre chose que de journaux électoraux ou de magazines publicitaires. Ainsi est née l'idée de créer un journal. J'en parlais à ceux que je croisais. Cela suscitait sympathie et intérêt. Militant, artiste, journaliste, surveillant de lycée, artisan, chacun avait envie de parler de son 18^e. On ébauchait sur un coin de table d'hypothétiques sommaires. Dans un café de la rue Duc, L'Alibi, les conversations débridées trouvaient une écoute, un écho : « Vous voulez créer un jour-

nal ? Ça m'intéresse ! Moi, je suis journaliste... Moi, je suis à telle association, j'aime écrire... C'est pour quand ce canard ? ». Avec Eric, Olivier, François, Gilles, Béatrice, Catherine, Fred, Myriam, Erwan, fin 1993, on se retrouve dans un appartement, rue Simart. J'appelle Noël, un ami : « Ça te dirait un journal de quartier ? ». Il en parle à Marie-Pierre, à Didier, à un autre Noël, à Alain, à Jean-Claude, aux dessinateurs Pinter, Sabadel... Petit à petit, une équipe se forme. En février 1994, dans un autre appartement, rue Custine, la décision est prise : on y va !

ET DE NOS JOURS ?

Vingt-sept ans plus tard, votre journal est toujours écrit et illustré par des bénévoles, habitants du 18^e arrondissement. Chaque mois, nos rédacteurs, photographes et illustrateurs cherchent des sujets, rédigent des articles, prennent des photos, etc... Avant d'être imprimé rue Marcadet, le journal est maqueté et corrigé. Puis il est plié, mis sous enveloppe et diffusé, toujours par nos équipes, pour arriver enfin entre vos mains par le biais de nos différents points de vente ou par abonnement. En tout, une cinquantaine de bénévoles œuvrent tous les mois afin de vous tenir informés de la vie culturelle, sociale, associative, politique, sportive de vos quartiers et de votre arrondissement.

Le 18^e du mois est le seul mensuel de ce type à Paris.



UN PROJET ASSOCIATIF

Le journal est édité par Les Amis du 18^e du mois, association qui compte à ce jour environ 150 adhérent(e)s. Il est indépendant de tout groupe commercial, financier, confessionnel ou politique.

ABONNEZ-VOUS AU 18^e DU MOIS !

Abonnement au mensuel Le 18^e du mois

- ☐ Je m'abonne pour 6 mois (6 numéros) :17€
- ☐ Je m'abonne pour 1 an (11 numéros) :29€
- ☐ Je m'abonne pour 2 ans (22 numéros) :56€
- ☐ Abonnement d'un an à l'étranger :35€

Adhésion à l'association des Amis du 18^e du mois

- ☐ J'adhère pour 1 an :20€
- ☐ J'adhère pour 2 ans :40€
- ☐ Je soutiens l'association :80€ (comprend abonnement et adhésion pour 1 an)

Remplir en lettres capitales et envoyer avec le chèque à l'ordre de « Les Amis du 18^e du mois », 13, rue des Amiraux 75018 Paris

Nom : Prénom :

Adresse :

E-mail :

Si vous souhaitez recevoir une facture, veuillez cocher la case ci-après : ☐

Adresse : Les Amis du 18^e du mois 13 rue des Amiraux 75018 Paris - courriel : 18dumois@gmail.com - Site : http://18dumois.info

SENTINEL DIEGO, DU RAP À L'OMBRE DE LA BASILIQUE

Les cuisines du Sacré-cœur ont abrité un artiste qui n'excelle pas qu'aux fourneaux. Sentinel Diego est un passionné de « musique urbaine », rayonnant et rollers addict.

Diego arrive à notre rendez-vous, à deux pas du Sacré-Cœur, la musique dans les oreilles. « Dans ma bulle », comme il le dit lui-même dans sa chanson du même titre. La musique est sa plus grande passion : il la crée, l'écoute, toujours en mouvement. Ce trentenaire se déplace toujours en rollers, plus qu'un mode de déplacement, c'est son quotidien, son style de vie, sans doute son tempo. L'homme est un vrai métro-nome, toujours en rythme.

« La musique n'est pas comme un livre, où il faut comprendre la phrase. La musique entre dans mes oreilles et ça agit tout seul », résume-t-il. « Si une personne me parle je vais être plus capté par la musique que par ce qu'on me dit. La musique nourrit l'âme, elle donne de la couleur et remplit un vide. C'est lumineux et riche, c'est une cure ! »

Il ajoute à cela, un sens de l'image et de l'esthétique qu'on retrouve dans tous ses clips, diffusés notamment sur YouTube... où l'on croit parfois apercevoir le 18e. Diego est en effet très marqué par l'arrondissement : de Pigalle à Marx Dormoy, où il réside aujourd'hui, il y a toujours habité. Quand on lui demande de nous décrire son 18e, il cite la chanson d'un autre chanteur qui a lui aussi grandi ici : « Dans ma rue », de Doc Gynéco.

Enfant du 18e

Diego arrive à Paris à l'âge de 2 ans. Il vit alors à Pigalle avec son père adoptif, Nicolas, et le compagnon de ce dernier. Le couple tient le Club club, le bar événement de la rue André Antoine. C'est là que débutent en France les premières soirées slam. Diego y fait notamment connaissance avec Grand Corps malade. Et c'est surtout là qu'il monte sur scène pour la première fois, sous l'impulsion de son père. Il commence même à rapper avec le groupe de hip-hop Sexion d'Assaut, composé de jeunes du 9e et du 18e... et à développer son propre style, qu'il qualifie de « musique urbaine ».

Lydie Quentin, fondatrice et directrice des Enfants de la Goutte d'Or (EGDO) est une amie de son père. Il fréquente l'association. « Lydie, c'était comme ma mère et c'était la seule femme dans ma vie. » Elle décrit Diego comme « [son] rayon de soleil ». A l'époque comme aujourd'hui.

Orientation

A la fin des années 1990, son père décide de tout plaquer pour partir à Cuba. Ils restent huit mois au



Dominique Dugay

pays de Fidel Castro, puis le projet paternel tombe à l'eau. Diego raconte avec émotion : « Quand nous sommes rentrés à Paris, nous n'avions plus rien. Le bar était vendu. Nous étions quasiment à la rue. Nous avons été pris en charge par l'association d'insertion Siloé qui nous a aidés à nous nourrir, nous loger... » L'association accompagne le père et le fils dans une insertion professionnelle. Elle amène Diego à s'orienter vers un CAP hôtellerie et restauration. Rapidement, il s'intéresse à la pâtisserie car il « préfère malaxer

de la pâte que vider des poissons ou des lièvres ! » Le jeune homme travaille d'abord dans le restaurant gastronomique étoilé des Champs-Élysées, chez

« Laurent », mais il n'y reste pas. Trop de stress.

Diego se dirige alors vers l'interim. Une mission singulière lui est proposée : cuisinier de la maison d'accueil de la basilique du Sacré-Cœur (l'hôtellerie Ephrem) pour nourrir les sœurs bénédictines et les pèlerins de passage. Un soir de Noël, après dix mois d'interim, il confectionne de belles bûches et décroche un CDI dans la foulée.

Lorsqu'on parle de Diego aux sœurs, elles reconnaissent ses facultés d'adaptation, sa gentillesse, son sens du service et sa capacité à proposer des repas « pour 10 comme pour 150 personnes ! » Comme l'exprime sœur Cécile-Marie : « Il a le souci de bien faire, de donner de la joie. Si Diego n'est pas chrétien, j'ai trouvé chez lui des valeurs humaines très profondes et une certaine innocence d'enfant émerveillé ! » Diego est apprécié pour sa délicatesse, sa bienveillance, son désir de vivre des relations de qualité, et aussi parce qu'il est très respectueux de la vie des bénédictines.

Durant ces années, il continue la musique. Il sort son premier EP cinq titres en 2013, commence une série de concerts, crée de nouvelles chansons, puis des clips. Il garde le fil... ou plutôt le rythme.

Racines

Alors qu'il travaille toujours au Sacré-Cœur, Diego arrive à l'aube de ses 30 ans. Il est temps pour lui de retrouver les pièces manquantes de son puzzle personnel. Il part au Brésil, à Salvador de Bahia, avec en tout et pour tout une photo et le nom d'un quartier. Ce qu'il sait ? Il est né dans une favela, sa mère n'avait que 16 ans au moment de sa naissance, et il a été confié par sa famille à un Français.

Quand il arrive sur place, c'est forcément un peu compliqué. Il prend un taxi et le chauffeur décide de l'aider à retrouver sa famille en allant parler aux habitants des favelas. Ils finissent par ren-

contrer un homme qui reconnaît la personne figurant sur la photo : c'est « Gracima de Do Pensinio ! ».

La dame s'avère en fait être sa tante. Elle le reconnaît tout de suite. Un coup de téléphone plus tard, arrivent sa mère et sa sœur. Diego fête son trentième anniversaire avec toute sa famille brésilienne. « Quel cadeau ! » Des retrouvailles qu'il raconte dans un clip conçu à peine rentré, *Edna*¹, avec des plans réalisés à Bahia. Comme il le dit dans la chanson : « La boucle est bouclée ! » Diego retournera trois ans de suite au Brésil pour voir sa famille. Ils ont créé un groupe Whatsapp, sur lequel ils communiquent tous les jours.

Avec la Covid, Diego a perdu son poste de cuisinier et pointe désormais à Pôle emploi. Il a toujours de multiples projets autour de la musique, la perspective prochaine d'une formation en vidéo. Il crée, filme, et monte déjà lui-même ses clips. Quand on l'interroge sur ses projets ? Le son, toujours le son ! Les rollers, toujours les rollers, sur les pentes de la butte Montmartre comme dans tout le 18e et dans tout Paris. Si un jour vous voyez une fusée passer le casque plaqué sur les oreilles, dites-vous que c'était peut-être Diego ! ● DOMINIQUE DUGAY

¹ Disponible sur YouTube : <https://urlz.fr/hupt>